

TORNATA DEL 2 MARZO 1849

PRESIDENZA DEL MARCHESE PARETO PRESIDENTE.

SOMMARIO. *Giuramento dei deputati Decastro e Correnti — Congedo al deputato Scapini — Relazione sul progetto di legge per la nullità degli atti legislativi e governativi fatti nei ducati di Piacenza, Parma, Modena, Guastalla e Reggio da qualunque Governo straniero dopo il 9 agosto 1848 — Continuazione e fine della discussione sull'indirizzo in risposta al discorso della Corona — Adozione — Estrazione a sorte della deputazione che dovrà presentare a S. M. il Re detto indirizzo.*

La seduta è aperta alle ore due.

MARCO, segretario, dà lettura del processo verbale, che è subito approvato.

DECASTRO e **CORRENTI** prestano giuramento.

IL PRESIDENTE. Il deputato Scapini domanda un congedo di dieci giorni.
(La Camera lo concede.)

RELAZIONE SUL PROGETTO DI LEGGE PER LA NULLITÀ DEGLI ATTI LEGISLATIVI E GOVERNATIVI FATTI NEI DUCATI DI PIACENZA, PARMA, MODENA, GUASTALLA E REGGIO DA QUALUNQUE GOVERNO STRANIERO DOPO IL 9 AGOSTO 1848.

IL PRESIDENTE. Il deputato Biancheri ha la parola per una relazione sopra un progetto di legge.

BIANCHERI, relatore, sale alla ringhiera e vi dà comunicazione della relazione della Commissione sul progetto di legge presentato dal ministro di grazia e giustizia con cui sono dichiarati nulli gli atti legislativi e governativi, non che le espropriazioni forzate per parte di qualunque Governo straniero, avvenuti dopo il 9 agosto 1848 nei ducati di Piacenza, Parma, Modena, Guastalla e Reggio. (V. Doc., pag. 37.)

IL PRESIDENTE. La relazione sarà stampata e distribuita negli uffizi.

SEGUITO E FINE DELLA DISCUSSIONE SUL PROGETTO D'INDIRIZZO IN RISPOSTA AL DISCORSO DELLA CORONA — ADOZIONE.

IL PRESIDENTE. L'ordine del giorno porta la continuazione della discussione dell'indirizzo.

Farei una proposta alla Camera, e si è che terminassimo finalmente di quest'oggi la discussione dell'indirizzo, e si stesse perciò in seduta permanente finchè fosse terminata. (Applausi)

La discussione generale sull'articolo 9 fu ieri, per così dire, esausta. Stavamo per intraprendere la discussione dei singoli emendamenti, quando la Camera si dileguò, e non potemmo più discuterli. Da ieri in qua sopraggiunse un altro emendamento, di cui debbo dare lettura, e credo che debba avere la

priorità, giacchè è, per così dire, un cambiamento dell'intero articolo 9. Esso è del deputato Mathieu, e dice: « La nazione, Sire, non può durare più oltre nella fatale incertezza in che la tiene una mediazione ormai troppo protratta. Essa confida che il Governo di V. M. adopererà efficacemente per accelerare l'esito delle conferenze, pronta a ricominciare la guerra, quando l'onore non consenta l'accettazione delle condizioni di pace. »

Io darò la parola al deputato Mathieu per lo sviluppo del suo emendamento.

MATHIEU. Messieurs! Oserai-je faire entendre un vœu pour la paix au milieu de toutes les voix qui demandent la guerre, et soumettre au jugement de la froide raison une question que l'enthousiasme seul semble s'être chargé de décider? Oui, messieurs, j'aurai ce courage, je l'aurai, parce qu'en acceptant le mandat auquel je dois l'honneur de siéger parmi vous, j'ai pris l'engagement d'apporter dans la discussion des intérêts de mon pays l'expression franche de toute ma pensée.

Quelles que soient les opinions qui nous séparent, comme vous, messieurs, je sens battre mon cœur aux mots sacrés de patrie, d'indépendance nationale et de liberté. Comme vous, j'ai salué de mes acclamations le drapeau levé par notre auguste Monarque, le jour où, à la tête de nos braves, il marchait, avec ses nobles fils, à la délivrance de l'Italie. Il faut donc, croyez-le, que je sois retenu par des considérations bien puissantes pour ne pas céder aujourd'hui à l'empire du sentiment généreux qui vous entraîne.

Les illusions sont toujours funestes, messieurs. Ne nous en faisons pas. Rendons-nous bien compte de notre situation, et comparons-la à celle dans laquelle nous nous trouvions à l'époque où nous commençames les hostilités.

L'année dernière, lorsque nous entrions en campagne, le trésor et le pays pouvaient aisément subvenir aux nécessités de la guerre. Aujourd'hui les finances sont épuisées, le pays n'offre plus de ressources. Nous espérons pouvoir contracter un emprunt; cet espoir semble devoir être déçu.

L'année dernière toutes les provinces de l'Italie étaient unies par un intérêt commun dans une même pensée. Aujourd'hui Naples est contre nous. Rome et la Toscane ne peuvent nous venir en aide, car la jeune république ne se sent pas encore assez ferme pour consentir à se priver de ses bataillons, et il est d'ailleurs permis de douter qu'elle se croie fort intéressée à faire des sacrifices pour concourir à l'établissement d'un royaume de la Haute-Italie.

L'année dernière les Autrichiens n'étaient nullement pré-

parés à une attaque de notre part. Aujourd'hui nous devons nous attendre à les trouver sur leurs gardes.

Enfin, messieurs, avec le pape nous avons pour nous une force morale d'un effet immense. Cette force se tournera contre nous du moment que la république de Rome deviendra notre alliée.

Je ne parle pas de nos troupes. Quoi qu'on en dise, on peut compter qu'elles montreront la même bravoure, le même enthousiasme dont elles ont fait preuve dans la dernière campagne. Nos soldats seront toujours les premiers soldats du monde, surtout quand ils verront le Roi et ses fils à leur tête.

Maintenant, messieurs, permettez-moi de vous soumettre encore une réflexion.

Le jour où, se réveillant de son long sommeil, l'Italie brisa ses chaînes, et vint prendre sa place parmi les nations libres, nous vîmes naître dans son sein un parti qui se fit contre elle une arme des idées mêmes dont sa glorieuse régénération avait proclamé le triomphe. Ce parti, qu'on n'a pas eu le courage de craindre, il a grandi, il est devenu puissant, il est aujourd'hui partout. Vous savez, messieurs, combien déjà il travaillait à nous aliéner l'esprit des populations lombardes, lorsque notre héroïque armée continuait sur les champs de bataille l'œuvre que les cinq immortelles journées de Milan avaient commencée. Eh bien! ne croyez-vous pas que nous le retrouverons en Lombardie, plus nombreux, plus actif, et surtout plus fort de ses récents succès? Et pouvons-nous penser sans inquiétude que les bataillons, dont la présence seule peut-être empêche ici l'accomplissement de ses coupables projets, le laisseront, en partant, derrière eux?

Voilà, messieurs, dans quelle position, voilà avec quelles préoccupations nous nous disposons à entrer en campagne.

Supposons à présent ce qui, il faut bien le reconnaître, est dans l'ordre des choses possibles, supposons que notre armée soit battue, qu'elle soit défaite. Croyez-vous sérieusement que la garde nationale, soutenue même par les bataillons de la réserve, suffirait pour arrêter l'ennemi? Et si nous étions réservés à un pareil malheur, que deviendraient le pays, nos institutions, nos libertés?

Tous mes vœux, messieurs, appellent la paix, à moins que, pour l'obtenir, nous ne devions souscrire à des conditions honteuses; car dans ce cas, il n'y aurait pas à balancer, il faudrait faire la guerre, et mourir les armes à la main pour conserver l'honneur. Mais qu'on nous dise d'abord où en sont les négociations, et ce qu'on peut espérer de Bruxelles. Qu'on nous dise quelles sont les propositions qui nous sont faites. Faut-il, pour que nous puissions accepter la paix, que nos frontières s'étendent jusqu'à l'Isonzo?

En attendant, messieurs, ne l'oublions pas; demander la guerre, c'est voter d'avance les subsides qu'elle rend nécessaires.

Je déclare que, pour mon compte, je n'entends pas donner ce vote.

IL PRESIDENTE. Domanderò alla Camera se intende appoggiare l'emendamento del deputato Mathieu.

(E appoggiato.)

CADORNA R. Veramente io temerei di abusare dell'indulgenza della Camera ove qui non si trattasse di rispondere ad alcuni scritti ed asserzioni che riflettono un argomento troppo importante; prego quindi la Camera di voler tollerare alcune parole.

Io portava opinione che le uniche parti dell'indirizzo che richiedevano le serie discussioni della Camera fossero la nostra politica coll'Italia centrale e la guerra collo straniero.

Ma sopra quest'ultimo soggetto io aveva pure divisato di

conservare un assoluto silenzio, anche sugli argomenti che prudenza acconsentiva di svolgere; la quale risoluzione ora ho modificata perchè la Camera non istia sotto il peso di quelle ragioni addotte da pochissimi invero, e di ben poco valore, a mio credere, ma che, trattate col silenzio, darebbero argomento ad illusi che la grande maggioranza della Camera su questo argomento si lasci trascinare dal profondo sentimento patriottico, scompagnato dalla calma della ragione.

La sobrietà del mio dire intorno all'intervento in Toscana mi dispensa dall'accennarvi che sarò tanto più parco di parole su tale argomento, nemico altronde di teorizzare e divagare senza scopo, e mi atterrò unicamente a quella serie di fatti che appunto perchè incontrastabili, da nessuno incontreranno opposizione, sicchè non avrò insomma ecceduti i limiti di quella riserva che mi è imposta da argomento sì delicato.

Signori! uno sguardo all'armata nell'anno scorso; all'atto delle ostilità, per le imprevidenze di chi era preposto agli affari di guerra, dessa si trovava disseminata nelle più lontane regioni dei nostri Stati; sì che parte delle nostre schiere varcarono il Ticino ed un'altra parte stanziava ancora in Savoia, altra in Sardegna. Scarsa la truppa sotto le armi, e non formata ancora in divisioni, in corpi d'armata; tutte le riserve, vate a dire otto sulle sedici classi, alle case loro, ed altronde senza ufficiali e sott'ufficiali. Dei corpi speciali, dei sussidiari un solo simulacro, sì che nel frastagliato terreno della Lombardia ed in faccia a quattro fortezze, solo quattro compagnie del genio si trovavano a nostra disposizione; valorosi bersaglieri sì, ma scarsissimi; un treno di provianda non sufficiente all'uopo; il servizio delle sussistenze quale si può attendere allorchè si provvede nell'atto stesso che la miccia del cannone è accesa; e che dirò delle ambulanze che, malgrado l'alacrità dei periti nell'arte salutare, dessa non poteva vincere la mancanza di ferri chirurgici, di carri appropriati e di tutto il materiale occorrente?

La nostra armata insomma era quale da più e più anni parlava agli occhi del volgo, che ne vedeva alcuni reggimenti figurare nelle piazze d'armi e nei meschinissimi campi d'istruzione; ma tutti gli apprestamenti, i sussidi, i materiali, senza dei quali la guerra è temeraria, non esistevano in gran parte.

Eppure, o signori, uno solo fu il grido: varcare le frontiere; e le nostre armi ebbero in prima felice successo; ed allora ben si poteva asserire come cosa inaudita, *Piemonte affronta tutta l'Austria*, dacchè l'Ungheria non la molestava come ora la molesta.

Quale è attualmente lo stato dell'armata? Signori, attingo nei decreti, nei fatti che sono a tutti noti, le mie parole, e se io non divido le opinioni politiche di tutti i ministri della guerra che dall'anno scorso vennero preposti a quel dicastero, questa giustizia è dovuta, che in sì poco tempo essi fecero assai più che non nei diciotto anni anteriori, in cui l'indolenza e l'imperizia congiurarono a portare il malcontento e la demoralizzazione nell'esercito.

D'allora in poi, o signori, noi vediamo assai più che duplicata la fanteria, tutte le riserve sotto le armi, una divisione lombarda fornita di tutto punto. I quadri compiuti, l'equipaggiamento al suo termine; l'istruzione militare indefessa; due nuovi reggimenti di cavalleria organizzati; nel corpo del genio gli ufficiali aumentati in modo corrispondente al bisogno, triplicata la forza dei zappatori, i gran parchi forniti, un ben inteso regolamento pel servizio del genio in campagna fatto di pubblica ragione, e messo in vigore.

L'artiglieria di campagna e di piazza aumentata d'assai si

nel personale che nel materiale, dacchè voi tutti sapete quali prodigi fece il nostro arsenale in pochi mesi, ed anche questo corpo si provvide di un commendevole regolamento pel servizio d'arte del suo materiale in campagna.

I decreti pubblicati sull'armamento dei bersaglieri ci fecero palese come e quanto si attendesse all'incremento di quest'arma che si segnalò nella scorsa campagna, siccome ci fecero noto quali sensibili ampliamenti si facessero nel treno di provianda, militarmente organizzato, e che oramai potrà provvedere a tutti i bisogni di trasporto pel fiorito nostro esercito. Il nuovo corpo degli infermieri, le ambulanze, il materiale relativo, dimostrano che ad un tanto servizio si rivolgeranno le più gelose cure.

La legge pubblicata sul servizio delle sussistenze, le relative particolareggiate istruzioni, e l'attivazione immediata del medesimo, vi confortano e vi assicurano che nulla lascerà oramai a desiderare tale servizio.

E la marina? Essa pure vi ricorderò come fosse aumentata, e come sia in attitudine sempre minacciosa e guerriera, pronta ad ogni cenno, conscia intanto che colla sua presenza aiutò a sostenere un nobile propugnacolo dell'italiana indipendenza.

Dopo di ciò non lascerò di accennarvi i nostri cinquantasei battaglioni di guardia nazionale mobilizzata, di cui una gran parte già va lieta di recarsi sotto le armi; nè lascerò d'accennare che tutta la guardia nazionale, che l'anno scorso trovavasi ne' primordi della sua istituzione, ora dal tempo trascorso, in questo paese dove lo spirito militare è secolare, più non coltiva come un solo desiderio che la disciplina e l'istruzione, e pronta sarebbe in ogni caso alla riscossa.

E quante armi non si fabbricarono d'allora in poi, di quante non si fece incetta sì per l'esercito che per la guardia nazionale?

L'istruzione del tiro, così negletta per lo passato, quest'istruzione che aumenta direi quasi il numero effettivo degli uomini, da più mesi divenne nei varii corpi famigliare, e ne risultò un profitto incontrastabile.

La disciplina non avrà più a lamentare la mollezza, la tardanza, l'imperizia dei giudici militari, dacchè vennero stabiliti i Consigli di guerra permanenti, pronti ad applicare rigorosamente la legge a qualunque infrazione.

Si provvide ad alcuni soldati provinciali carichi di famiglia cui il sentimento della miseria poteva scemare l'ardore del combattere; onde si congedò qualche classe che da maggior tempo contava sotto le armi, e che racchiudeva appunto tali individui, supplite però subito da altre classi, giovani e vigorose, che, cosa mirabile pel Piemonte, non diedero segno di lagnanza, e si recarono sotto le armi fidenti nell'avvenire; e tutte le operazioni di queste leve procedettero non solo regolarmente, ma a generale soddisfazione, sebbene si domandasse loro, come ognuno sa, il maggiore dei tributi, l'abbandono delle famiglie, ed il sacrificio, occorrendo, della vita; cosa mirabile, dico, se non si conoscesse già la naturale conseguenza di un'istituzione allorchè è radicata ed è nelle abitudini inveterate di un popolo.

Meglio di prima si provvide poi alle pensioni di ritiro pei militari d'ogni grado, sì che il timore dell'avvenire proprio e dei figli non scemasse il sentimento del dovere verso la comune patria. Si provvide ai sommi capi, per rispondere all'imperioso bisogno, ed ora già vi venne presentata la legge in disteso, che sarà tema delle nostre discussioni.

Alcuni capi furono rimossi, e se taluno ancora esistesse sul quale pesasse anche la sola taccia di freddezza o d'impopolarità, non dubitiamo che si vorrà su di essi far pesare le alte

necessità della patria. Del resto non dubitate; io non dispero che se tuttora vi fosse chi non partecipasse al voto generale della nazione, preferirà uno spontaneo e modesto ritiro all'esporsi al vaglio della pubblica opinione. Il cospirare i tempi passati era appena possibile nell'inizio delle nostre libertà; vana follia sarebbe ora che le istituzioni nostre hanno sperimentato con indubitato successo la pubblica opinione; e se taluno sperava in allora di paralizzare le forze colla sola freddezza del contegno, tutti sanno ora che l'attenzione è desta, e che non la sa perdonare a simulati inganni.

Che diremo poi del vantaggio di conoscere ora il terreno, e dell'esperienza di tutte le varie e simultanee operazioni della guerra? Che dirò di Venezia che, oltre al fornirci altro buon numero d'armati alle spalle del nemico, ci dà un'ammirabile posizione? Che di una popolazione che il nemico seppe rendersi avversa, e che ci aspetta col cuore palpitante, colle lezioni del passato che grandemente frutteranno per l'avvenire? Ed anche noi sappiamo numerare precisamente le forze nemiche in Lombardia, e sappiamo fin dove ascenda il numero e la loro qualità, le violente precauzioni che essi sono costretti di usare, vincolandosi nelle operazioni di guerra per soffocare quell'istintiva tendenza di razze diverse che sentono il prepotente giogo. Nè sappiamo dimenticare le esauste sue finanze ed il serio impegno contratto coi generosi Ungheresi.

Pongo termine coll'accennare che io sono perfettamente d'accordo coll'onorevole Cesare Balbo, che bastassero le chiare tendenze alla guerra in altri articoli dell'indirizzo espresse, senza che occorresse sgravarne la responsabilità ai ministri, colla positiva dichiarazione in quest'articolo; ma ove si insista a che tale frase non sia omessa, io avrò pur sempre soddisfatto al debito mio di mostrare che le tendenze della Camera poggiano sul vero, e per parte mia mi dichiaro fidente nell'avvenire.

Noi accettiamo le profferte di buon volere delle altre provincie italiane, le quali non è lecito censurare, perchè la storia dirà che se fin qui non fecero di più, ciò provenne dall'essere disavvezzi a militari istituzioni, e perchè portavano nel loro seno e per loro capi cuori austriaci; come la storia ammirerà pure i nostri conati lontani da ogni declamazione, e dirà *che alla forza andava con noi congiunto il senno.*

RANCO. Noi troviamo ingeneroso l'abbandono e l'indifferenza per la causa nostra delle libere nazioni straniere. Qual meraviglia, o signori, che altri non sia tenero delle cose nostre più di noi, se di mezzo a noi stessi sorgono i più deplorabili esempi, se da certi banchi di questa Camera si levano voci d'ire, di sconforto, di sfiducia; se deputati del regno credono far atto di patriotismo negandoci apertamente il loro concorso, minacciandoci uno scisma politico (*Bravo! bravo!*), minacciandoci l'abbandono di una cospicua provincia nei supremi momenti del pericolo? Io non dirò quanto ingenerose siano le ragioni che consigliano a certuni un linguaggio così ostile: ben dirò, e son certo che nessuno vorrà contraddirmi, che in questi solenni momenti, in cui sta per decidersi l'esistenza di un popolo, se una frazione di questo popolo può dimenticare i comuni dolori e le speranze che ci tennero congiunti per tanti secoli e rinnegare i fratelli, è tal fatto così nuovo, così straordinario ed incredibile nella storia, che l'uguale non avrà mai avuto il mondo, e i futuri non vorranno credere.

Ieri il signor De Martinel nel parlare della propria nazionalità rifiutava sdegnosamente il nome d'Italiano, contendeva a questa Camera il diritto di far concorrere la Savoia alla causa comune. Io veramente non trovo nelle istorie fatto cenno di una nazionalità savoiarda distinta dalla nostra: se la

Savoia etnograficamente può considerarsi come un'appendice della nazionalità francese, politicamente da dieci secoli forma una cosa sola con noi, ed è membro consenziente della famiglia italiana: quand'è che la Savoia abbia disdetto la nostra fratellanza? protestato contro di noi? Se il signor De Martinel può desiderare l'unione di quella provincia colla Francia....

COSTA DE BEAUREGARD. Non l'abbiamo mai desiderata.

RANCO. Perché nol dice apertamente?

DE MARTINEL. Non l'ho mai detto! (*Movimento a destra*)

RANCO. Se egli si crede deputato non della nazione ma della Savoia, perchè siede egli in questo Parlamento? (*Bravo!*) Perché accetta di concorrere alla formazione di leggi con tutto lo Stato?

Il signor De Martinel e alcuni altri deputati che votano con lui ci parlano ogni poco minacciosamente dei sacrifici della Savoia, della miseria che ne è la conseguenza, dell'impossibilità di farne altri senza rovina e pericolo. Siate giusto almeno, o signor De Martinel, e diteci di grazia quali siano i sacrifici speciali che voi avete fatto alla causa nazionale! Pensate prima se la miseria che deplorate sia veramente effetto di questi sacrifici e abbiate ragione di accusarci. Io che amo e stimo e tengo cari i Savoia non verrò certamente rinfacciandovi che la vostra provincia fu in passato ed è presentemente ancora e sarà forse sempre passiva per noi (*Agitazione dei deputati della Savoia*), che le rendite che di là si ricavano non uguagliano punto le spese che noi facciamo a vostro beneficio, ma vi dirò che per la guerra che la nazione intraprese la Savoia non contribuì alcun tributo straordinario....

CHENAL. C'est trop fort. Je demande la parole.

RANCO. Ce n'est pas mon intention d'insulter personne.

DEMARCHI. Le fait est plus que l'intention. C'est le fait que la Chambre juge et non pas l'intention.

RANCO..... che i sacrifici lamentati più che nel vero sono nella vostra testa. Il signor De Martinel concluse dicendo che questa Camera non ha diritto a domandare di più: chi l'avrebbe dunque questo diritto? E non v'accorgete che il vostro non è linguaggio di deputato della nazione, ma di sedizioso? Io non confondo certo la Savoia con coloro che ad ogni costo vorrebbero alienarla da noi, inimicarla a chi fu con essa congiunta per tanti secoli. Io ricordo con gioia che la Savoia applaudì unanime ai primi fatti del comune risorgimento, che pose la vita de'suoi figli a pegno del suo affetto. Il Piemonte e la Savoia formano una sola famiglia, e continueranno a farla a dispetto de' desiderii mal celati di alcuni che io mi asterrò dal qualificare. (*Mormorio prolungato ed agitazioni alla destra*)

COSTA DE BEAUREGARD. Nous ne pouvons pas supporter plus longtemps un pareil langage, et je prie monsieur le président de vouloir rappeler l'orateur à l'ordre.

IL PRESIDENTE. J'ai fait des observations à l'orateur; j'aime à croire qu'il s'y conformera.

COSTA DE BEAUREGARD. C'est un singulier moyen de s'affectionner la Savoie. (*Movimenti diversi*)

MATHIEU. C'est nous insulter.

DEMARCHI. La Chambre ne doit pas tolérer plus longtemps un tel langage.

MOLLARD. Je me réserve de répondre à toutes ces observations quand je développerai mon amendement; je me contente pour le moment de protester formellement contre les expressions du préopinant.

RANCO. Io non credo d'aver trasmodato.

DABORMIDA. Non è questo il modo di affezionarsi la Savoia.

LONGONI. L'opinion d'un individu n'est pas celle de toute la Chambre.

IL PRESIDENTE. La parole appartient à monsieur De Martinel.

DE MARTINEL. Je ne crois pas devoir répondre à des accusations semblables.

MICHELINI G. B. Io mi propongo di rispondere poche parole alle osservazioni del deputato Mathieu, il quale, paragonando lo stato d'Italia quando principiò la guerra nello scorso anno a quello in cui trovasi presentemente, crede affatto inopportuna la guerra. Egli getta primieramente gli occhi sulle finanze, e trovandole esauste, crede che le medesime non saranno tali da sopportare la guerra; ma io porto opinione che la popolazione sarà molto più disposta a fare dei sacrifici allorchè avrà in prospettiva la vittoria, che a farli attualmente per mantenere un esercito inoperoso.

Passando a ragionare di Roma e di Toscana egli accennava che l'anno scorso erano per noi di qualche sussidio, laddove adesso, impedito dai torbidi che regnano in quelle provincie dell'Italia centrale, non ci saranno di aiuto veruno.

Qui un onorevole deputato, nella tornata di ieri, ha risposto anticipatamente al deputato Mathieu, osservando che nè Pio IX, nè Leopoldo avevano efficace volontà di concorrere alla guerra italiana; che al contrario le repubbliche dell'Italia centrale avendo tutto da temere dall'Austria, noi dobbiamo molto riprometterci dal concorso di quelle repubbliche.

L'Austria, diceva egli, l'anno scorso non aveva in Italia tante forze quanto presentemente; ma io osserverò che la guerra d'Ungheria non era certamente così grossa l'anno scorso quanto lo è presentemente, anzi allora non vi erano che malumori nell'Ungheria; e sappiamo pur troppo che gli Ungheresi, ingannati sui loro veri interessi, combattevano valorosamente contro di noi, laddove presentemente continue sono le diserzioni delle truppe ungheresi nei campi italiani.

L'anno scorso avevamo il papa in nostro favore, quindi il prestigio della religione; signori, le popolazioni hanno progredito abbastanza per sceverare gli abusi della religione dalla religione stessa, e ne abbiamo avuto recentemente una grandissima prova in ciò che la condotta ostile di Pio IX non ha prodotto quelle insurrezioni che altrimenti sarebbero accadute.

Chiunque conosce l'Italia centrale sa che le popolazioni, che una volta erano le più affette alla sede pontificia, ora vogliono anch'esse, come tutte le altre, essere ben guarentite; io domando: forse che i Transteverini si ribellarono perchè Pio IX si allontanò da Roma? No, signori, chiunque conosce la lungara sa che anche colà la civiltà è penetrata. Se adunque quello spauracchio dei Transteverini, che una volta avrebbero messo sossopra Roma tutta quanta, non esiste più attualmente, quale fiducia non dobbiamo avere nelle altre popolazioni più ingentilite come sono appunto la Romagna ed altre parti dell'Italia centrale?

Egli teme che il repubblicanismo innalzi una bandiera contraria alla nostra.

Io credo, al contrario, che siccome vi ha analogia molto maggiore tra il repubblicanismo e la monarchia democratica, che tra questa e l'assolutismo, così si stringeranno con noi per combattere il comune nemico. Quindi io porto ferma opinione che le condizioni dell'Italia tutta siano molto più favorevoli attualmente alla guerra, di quello che lo fossero quando essa cominciò.

LOUARAZ. A l'occasion de l'amendement de monsieur le

député Mathieu, je citerai un fait qui pourrait donner lieu aux conséquences les plus graves. Il s'agit d'un mémoire qui a été publié le 16 février dernier, et adressé à monsieur le président du Conseil des ministres, ayant pour but de l'inviter à réunir tous les Conseils provinciaux et divisionnaires de la Savoie, et de demander pour cette province une administration séparée du reste des États. (*Interruzione*)

MOLLARD. Il n'en est pas question dans la Chambre. Quand cette question viendra à l'ordre du jour, nous y répondrons; mais il ne peut pas s'en agir maintenant.

IL PRESIDENTE. Monsieur le député Louaraz ne peut pas saisir l'occasione d'un mémoire pour parler dans ce moment ici.

LOUARAZ. Je puis assurer la Chambre que tout ce qui s'y trouve se rapporte parfaitement à la présente question.

MOLLARD. La Chambre ne peut pas délibérer sur un mémoire qu'elle ne connaît pas.

IL PRESIDENTE. Si monsieur Louaraz veut parler sur l'amendement dont il s'agit, je lui accorde la parole, si non je ne puis la lui accordare.

Voce. La chiusura!

IL PRESIDENTE. Vi è un deputato che domanda la chiusura; chiedo se è appoggiata.

(È appoggiata e quindi adottata la chiusura.)

Ora metterò ai voti l'emendamento del deputato Mathieu. (Non è adottato.)

Su questo stesso paragrafo vi sono ancora tre emendamenti, due del deputato Barbier ed uno del deputato Bertrand.

Credo che l'emendamento di quest'ultimo sia quello che si scosti di più, epperò sarà il primo ad essere svolto.

Il deputato Bertrand ha la parola per isvolgere il suo emendamento.

BERTRAND. Signori, laconico sarà il mio ragionamento.

IL PRESIDENTE. La Camera lo spera.

BERTRAND. Signori, laconico sarà il mio ragionamento.

Il proposto emendamento non ha già per iscopo di sconsigliare una pronta ed immediata guerra, ma soltanto proponesi ad intento che la Camera in questa momentosa faccenda si affidi appieno alla sapienza del Ministero, e gli continui un voto di ben meritata fiducia. Questo solo, come già nella discussione generale avvertii, conosce le forze nostre, i mezzi occulti e palesi che possano sì o no essere sufficienti al buon esito della grande e nobile impresa. Egli solo può aver tra mano i *dati* o i *noti*, a fin di poter calcolare e prevedere le probabilità della riuscita, e penetrar nel futuro attualmente *ignoto*. Esso, cioè, cui basta l'essere da noi secondato, possiede gli elementi da poter essere *prudente* ossia *previdente* nella deliberazione, onde un massimo bene od una tremenda calamità alla nazione sovrasta. La cosa per sè d'altronde al potere esecutivo si aspetta; gli si lasci intero e libero il giudizio eziandio sul *come* e sul *quando*, e non sia troppo da noi pressato e precorso. Ben merita questo voto di fiducia egli ch'è dotato di un ardente zelo per la propria e per la gloria d'Italia, e che alberga nell'animo suo generoso i patriottici ed eccelsi sensi proferti nel discorso del trono. Vorrei pertanto che mercè del mio emendamento la Camera elettiva, senza ire più in là, facesse eco al motto eccellente e verissimo del Re: « Prudenza e ardire insieme accoppiati ci salveranno, » riproducendolo con locuzione equivalente: la prudenza e il vero ardire o coraggio accoppiati escludono qualsiasi precipitazione e temerità; ma in chi non avesse la perfetta cognizione delle forze o dei mezzi per all'effetto o disegno da eseguirsi, non potrebbe avverarsi, salvo come per caso, quel felice conserto, non potrebbe concepirsi quella prudenza o

previdenza senza precipitazione, nè quell'ardimento senza temerità. La guerra va fatta, si è un'impresa per noi necessaria per quanto ne è bello e necessario lo scopo; ma va fatta, ed è necessaria soltanto se i consiglieri, che sono in grado e condizione di giudicarne, possono (come spero fidamente) con *sufficiente probabilità* almeno prometterse una felice riuscita, attenderne la consolante e salutare vittoria, che darà in fatto agli Stati italiani quella nazionalità fiorente, che in diritto sempre loro appartiene.

Dio, ch'è la verità e la giustizia suprema, proteggerà l'Italia nella giusta sua causa contro un nemico adoperante la menzogna ragion del più forte: « Minaccia a tutti chi ad uno fa ingiuria, » sentenziava Publio Siro. I popoli tutti adunque e i Governi civili, come minacciati pur essi dalla *prossima* o *remota* applicazione di una massima tanto esiziale ed infernale, riconosceransi cointeressati solidariamente contro un siffatto nemico comune, e non tarderanno a portarsi, occorrendo, nostri coadiutori in guise assai più efficaci che non siano le ciance sonore o le sterili simpatie. Ricorderanno la verità dell'adagio indirizzato agli egoisti, che chi, in tal caso, teme di far troppo per gli altri, troppo poco farà per se stesso, e la nave non soccorsa a tempo da tutti i connaviganti trarrà seco nel sobbisso i solleciti e i neghittosi, i generosi e gli egoisti del pari.

IL PRESIDENTE. Domanderò se l'emendamento del deputato Bertrand è appoggiato.

Varie voci. Bisogna leggerlo!

IL PRESIDENTE. Consiste in ciò, si dica: *sì, guerra, ove nell'alto vostro consiglio sia consentanea ad un prudente ardimento; invece delle parole: sì, guerra, e pronta.*

(Non è appoggiato.)

Passeremo agli emendamenti del deputato Barbier.

Essi consistono in questo: dopo *incertezza* aggiungere e *nelle spese enormi d'un esercito inoperoso*. Dopo e *pronta*, aggiungere *ma col concorso dei popoli di Roma e Toscana, e con capi abili e devoti ai principii democratici.*

Prego il deputato Barbier a voler isviluppare il suo primo emendamento.

BARBIER. Messieurs, les motifs des amendements que je propose sont trop évidents pour avoir besoin de démonstration ou de développement. Votre perspicacité et vos lumières les sentiront beaucoup mieux que je ne pourrais vous les présenter. Il suffirait de les énoncer sommairement. D'ailleurs le temps nous presse, la Chambre se montre, avec raison, impatiente de longs discours, et, dans les circonstances où nous nous trouvons, la prudence me commande le silence sur plusieurs faits. La campagne de 1848 a épuisé nos finances. Au lieu de reprendre les hostilités à l'expiration du honteux armistice, ou de conclure la paix, le ministère Pinelli nous a laissés pendant cinq mois dans un état d'incertitude, d'anxiété et sous le poids accablant d'une armée sur pied de guerre. Pour faire face à l'entretien de cette armée, il crée un emprunt illégal, injuste, immoral; illégal, parce que la Chambre des députés ne pouvant pas déléguer ses pouvoirs, n'a pas pu en investir le Gouvernement; injuste, parce que, écrasant pour les petites fortunes, il épargne les grandes; immoral, en ce qu'il favorise l'usure. Le produit de cet emprunt a été consommé sans aucun avantage ni utilité pour le peuple ou l'État. La nation ne peut pas rester plus longtemps dans cet état pire que la guerre. Il faut en sortir par la paix ou par la guerre.

IL PRESIDENTE. Domanderò se l'emendamento del deputato Barbier è appoggiato.

(Non è appoggiato.)

Rimane il secondo emendamento del deputato Barbier. Il deputato può svilupparlo, se lo crede.

BARBIER. L'honneur de nos armes, l'indépendance et la liberté de l'Italie nous poussent à la guerre, mais pouvons-nous la faire par nous seuls, avec une confiance bien fondée dans l'issue de cette noble et périlleuse entreprise? Je ne le crois pas. En 1848 la guerre était désirée, demandée par la nation; l'armée était pleine d'enthousiasme et nos finances en bon état. Milan venait de chasser les Autrichiens. La Lombardie et la Vénétie se présentaient dans la lutte fraîches et pleines de vie.

L'armée autrichienne, faible, découragée, fuyait devant la nôtre, comme la poussière devant le vent. La victoire nous souriait; elle nous paraissait certaine; mais l'impéritie, les traditions aristocratiques de plusieurs de nos officiers supérieurs nous l'ont enlevée et nous ont précipités dans une déroute complète dont nous subissons les funestes conséquences.

Maintenant une grande partie de la population hésite devant la reprise des hostilités; elle la craint. Elle sent qu'elle ne pourra pas supporter de nouvelles charges, et nos finances sont à sec. L'enthousiasme est éteint, et nous voyons encore à la tête de l'armée plusieurs de ces chefs qui la commandaient en 1848.

Maintenant les Autrichiens se son fortifiés sur plusieurs points; l'entrée d'une armée russe dans la Transylvanie leur permettra d'envoyer des renforts en Italie. La Lombardie et la Vénétie sont épuisées par les impositions, les concussions de Radetzky.

Nous sommes travaillés par des dissensions intérieures; les partis s'agitent; la réaction fait des progrès, et déjà elle lève la tête pour marcher bientôt à découvert.

Vouloir reprendre les hostilités isolément avec une partie d'officiers supérieurs qui ne jouissent ni de la confiance de l'armée, ni de celle de la nation, c'est marcher à une seconde déroute, et les conséquences d'un second désastre seraient longues et terribles. Une grande responsabilité peserait sur nous.

Pour reprendre les hostilités avec espérance de succès, il faut des chefs habiles et dévoués aux principes démocratiques, il faut le concours des peuples de la Romagne et de la Toscane, en attendant qu'une révolution éclate à Naples, en chasse le tyran, et fasse entrer ce peuple dans la grande famille italienne.

On me dira peut-être que l'esprit de mon amendement est représenté par l'art. 6 du projet de réponse: *Noi confidiamo che esso vorrà promuovere l'unione dei popoli italiani e saprà ottenere da quelle provincie che contribuiscano con ogni mezzo alla guerra nazionale*; mais cet article n'exprime qu'une espérance; la guerre peut être commencée et faite par nous sans la coopération, des peuples de Rome et de Toscane; tandis que mon second amendement fait sentir la nécessité d'une coopération et dès le commencement de la guerre; et qu'il la pose comme une condition *sine qua non*. Comme citoyen je suis prêt à tous les sacrifices sans m'inquiéter du danger, parce que mes biens et ma personne sont à moi, et je n'en dois compte à personne; mais comme député j'ai des devoirs à remplir, et une responsabilité à sauvegarder; je crois devoir déclarer que le rejet de mon second amendement me forcera de voter contre la guerre et conséquemment contre l'article et ceux qui le suivent.

IL PRESIDENTE. Domanderò se l'emendamento del deputato Barbier è appoggiato.

(Non è appoggiato.)

Resta dunque a votare sull'articolo per intero, quale fu proposto dalla Commissione.

(La Camera approva.)

Ora passiamo alla discussione del paragrafo 10. Esso è concepito nei seguenti termini:

« L'esercito, orgoglio nostro, speranza d'Italia, torni sui campi che furono testimonii del suo valore, e con fatti gloriosi ripari ai danni sofferti e rivendichi l'onore delle armi nostre. La flotta, che con eroica costanza tenne illesa Venezia dalle navi nemiche, aiuti potentemente i successi della guerra e rinnovi sull'Adriatico le prove che un tempo fecero famoso sui mari il valore italiano. »

Due emendamenti sono proposti a quest'articolo, l'uno dal deputato Quaglia, l'altro dal deputato Caminale.

Il primo è concepito nei seguenti termini: aggiungere dopo le parole *rivendichi l'onore delle armi nostre* le seguenti: *e aggiunga così nuovi titoli a quelli già acquistati alla riconoscenza della nazione, all'ammirazione dei posteri.*

Quello proposto dal deputato Caminale è così espresso: mutare le parole *la flotta che con eroica costanza tenne illesa Venezia*, nelle altre: *la flotta che con eroica costanza avrebbe, in mancanza dell'armistizio, tenuta illesa Venezia.*

Come quello del deputato Caminale si discosta maggiormente dal progetto della Commissione, così stimo dovermi dare ad esso la priorità. Invito il proponente a svolgerlo.

CAMINALE. Signori, non vi sgomentate; sarò brevissimo, e spero di dire il vero, tuttochè sovente molesto.

Al paragrafo 10 del progetto d'indirizzo in risposta al discorso della Corona io leggo queste parole: « La flotta, che con eroica costanza tenne illesa Venezia dalle navi nemiche, aiuti potentemente i successi della guerra, e rinnovi sull'Adriatico le prove che un tempo fecero famoso sui mari il valore italiano. »

A me sembra che qui siasi commesso un errore, perchè la nostra flotta qualche tempo dopo l'armistizio, di sempre funesta memoria, abbandonò pur troppo la difesa dell'immortale mendica, ritirandosi presso ad Ancona, ed allorquando sul finire dello scorso ottobre i prodi Veneti uscendo dalla laguna con sanguinosa ed intrepida pugna insegnarono al feroce croato che l'italico valore non sarà giammai spento, neppure in tale circostanza la flotta sarda li ha protetti, ma soltanto dopo alcuni giorni colà comparve. Per siffatto motivo, quantunque io creda valorosissima la nostra flotta, e che dessa abbia indirettamente, anche dal luogo in cui erasi rifugiata, somministrato qualche salutare timore alle navi nemiche, nulladimeno alla verità dovendosi sacrificare ogni particolare riguardo, sono d'avviso che non si debba far pompa di una *eroica costanza*, la quale non fu abbastanza tenace; epperò bramerei che alle citate parole del suddetto paragrafo 10 si aggiungessero le seguenti: « La flotta che con eroica costanza in difetto dell'armistizio avrebbe tenuta illesa Venezia dalle armi nemiche, aiuti potentemente i successi della guerra, e rinnovi sull'Adriatico le prove che un tempo fecero famoso sui mari il nome italiano. »

Che se da taluno mi si dicesse che, atteso l'armistizio, era impossibile che la nostra flotta potesse indefessamente tutelare Venezia, allora io risponderai che la Commissione, incaricata dell'indirizzo di cui trattasi, non era obbligata a parlare di *eroica costanza*, quando questa per imperiose circostanze mancò! E così basti.

IL PRESIDENTE. Domanderò se l'emendamento del deputato Caminale è appoggiato.

(Non è appoggiato.)

Allora passeremo all'emendamento del deputato Quaglia. L'autore ha la parola per isvilupparlo.

QUAGLIA. Cittadini deputati, nel proporvi l'emendamento di cui avete inteso lettura io ebbi in mira meno di farne adottare le precise parole, che di farvi avvertire la convenienza di comprendere nell'indirizzo alcuna frase che più esplicitamente attesti all'esercito quella viva sollecitudine e quell'alta considerazione che la Camera sente per il medesimo.

Sembra a me che il progetto di discorso sia troppo sobrio, troppo laconico verso i nostri soldati che, abbandonate le loro famiglie, stanno pronti da più mesi al sacrificio di loro vita per la patria.

Voi accordate nel paragrafo 2 ben giusta, ben meritata lode al Re, ai reali principi; rivolgetene pure alcune a chi con tanta energia ed animo italiano ne eseguiva i voleri.

Pare a me che la locuzione di questo paragrafo.... l'esercito... *torni sui campi testimoni del suo valore*, abbia un non so che dell'imperativo e possa interpretarsi quasi come rivolto a strumento passivo ed inerte del comando, come se l'esercito non fosse composto di cittadini eguali a noi per amore, per devozione alla causa italiana, e benemeriti per le loro precedenti gesta in Lombardia.

Certamente ogni cittadino ha il debito di sua vita alla patria, ed il soldato combattendo per essa fa il suo dovere; ma, o signori, dall'adempimento di un dovere sorge e ne nasce un diritto; e quale è il diritto del cittadino come soldato? Egli è la gratitudine della nazione. Essa certamente gli è assicurata; ma io credo utile, opportuno che noi per essa la dichiariamo in questa solenne occasione.

Riflettiamo che in questo momento trattasi di riprendere la guerra, ed una guerra pari a nessuna che abbia mai pria combattuto l'esercito piemontese, ora che sta egli solo contro un vecchio colosso.

Riflettiamo che l'entusiasmo è uno de' mezzi più sicuri per moltiplicare le nostre forze, per assicurare il nostro successo. Non dimentichiamo di far gran caso di questo mezzo di cui manca il nostro nemico, il cui capo non può parlare che a macchine prive di sentimento.

Le parole di voi, organi della nazione, scenderanno quale animatrice fiamma non solo nelle anime tutte della gerarchia militare, e vi arrecheranno speranza, conforto, ardore, ma esse giugneranno altresì ai cuori bollenti di quei giovani cittadini che potrebbero essere chiamati in appresso od all'esercito stanziale o nella milizia mobile, e sullo spirito di cui la prospettiva di morale ricompensa, del pubblico plauso, della riconoscenza nazionale, sarà il massimo eccitamento a que' sacrifici da cui può sorgere quell'eroismo di cui abbisogniamo in questa solenne guerra d'Italia.

IL PRESIDENTE. Domando se l'emendamento proposto dal deputato Quaglia è appoggiato.

(È appoggiato.)

S'apre pertanto su di esso la discussione.

RICCI, ministro delle finanze. Il Ministero crederebbe rigoroso suo debito di appoggiare quest'aggiunta, anzi insistervi, ove ve ne fosse alcun bisogno; ma egli è evidente che dalla proposta della Commissione, dalle parole che s'incontrano in tutto l'indirizzo, principalmente da quelle che dicono *l'esercito, orgoglio nostro, speranza d'Italia*, risulta abbastanza la stima, la riconoscenza di tutta la nazione pel nostro esercito; io dunque non vedrei il bisogno di spiegarlo maggiormente. In questo solo senso il Ministero si astiene dall'appoggiare l'emendamento, perchè del resto quanto al dovere che hanno il Governo e la nazione tutta di usare speciali

riguardi verso chi ha combattuto tanto valorosamente, che ha fatto tanti sacrifici; non havvi nel Ministero e nella Camera che una sola opinione.

CADORNA, ministro della pubblica istruzione. Io soggiungerò che l'aggiunta che ha proposto l'onorevole deputato Quaglia scemerebbe assai l'effetto delle parole usate dalla Commissione, perchè allorquando, rispetto all'esercito, si dice *orgoglio nostro, speranza d'Italia*, io non credo che si possa dire di più.

IL PRESIDENTE. Chi è di sentimento di approvare l'emendamento del deputato Quaglia...

LANZA. Domando la questione pregiudiziale, che cioè non mettesi ai voti questo emendamento, perchè in certo modo nessuno potrebbe votarvi contro senza produrre un tristo effetto.

CADORNA, ministro della pubblica istruzione. Non credo che neppure un voto negativo possa fare l'effetto cui accenna l'egregio deputato, poichè le ragioni di non ammettere quest'emendamento stanno appunto in che queste parole proposte dal generale Quaglia scemerebbero l'effetto di quelle usate dalla Commissione; quindi è precisamente nell'interesse e nell'onore dell'armata che io mi oppongo all'adozione di questa proposta.

QUAGLIA. Benchè io sia persuaso che le parole *orgoglio e speranza* non abbiano relazione colla riconoscenza della nazione verso l'esercito, siccome dalle spiegazioni del Ministero risulta affatto quanto io desiderava, che cioè l'esercito fosse consapevole dei sentimenti di riconoscenza che nutre per esso la Camera, io ritiro il mio emendamento (*Bravo! Bene!*)

IL PRESIDENTE. L'emendamento essendo ritirato, non resta più che la discussione sull'articolo.

LONGONI. Io proporrei che si togliessero le parole: *rivendichi l'onore delle armi nostre*. Dopo la guerra contro l'Austria credo che possiamo dire con sicurezza le parole di Francesco I: *Tout est perdu, hors l'honneur*.

Anche ritirandosi il nostro esercito vinto dalla fame molto più che da forze di gran lunga superiori alle nostre, egli seminava di cadaveri nemici il terreno che abbandonava, faceva desiderare all'austriaco 450 ufficiali, ben ottomila uomini messi fuori di combattimento, e migliaia di prigionieri.

Per queste poche ragioni io toglierei le parole: *rivendichi l'onore delle armi nostre*, tanto più che temo che queste parole facciano un cattivo senso nell'armata.

IL PRESIDENTE. Domanderò se l'emendamento del deputato Longoni, il quale consiste nel togliere le parole: *rivendichi l'onore delle armi nostre*, è appoggiato.

(È appoggiato.)

CABELLA, relatore. La Commissione, per togliere il dubbio che è sorto in mente del deputato Longoni, proporrebbe di sostituire alla parola *rivendichi* la parola *riconfermi*.

IL PRESIDENTE. Il deputato Longoni aderisce a questo emendamento?

LONGONI Aderisco.

MICHELINI G. B. Io proporrei di dire: *vendichi l'oltraggio delle armi nostre*.

SIOTTO-PINTOR. L'emendamento proposto dall'onorevole deputato Longoni è lo stesso che io proposi sin dal primo giorno, e che ritirai perchè mi pesava di contribuire anch'io alla troppo lunga discussione dell'indirizzo ed alla perdita di un tempo sì prezioso che potremmo più utilmente impiegare negli urgenti bisogni dello Stato. Ma poichè si è voluto riprodurre, mi fo ad appoggiarlo per le seguenti ragioni.

Intero e immacolato stette l'onore dell'esercito, intero ed immacolato starà. L'austriaco non aveva possanza di ap-

porgli macchia, e non arriva a cotanta altezza. Oltraggio però, e molto, si fece alle nostre armi. Oltraggio dai nefandi proclami dei generali austriaci, usati a vincere più coll'oro che colle armi, più colla frode che col valore; oltraggio non da' nostri giornali che furono un inno continuo di lode, ma da' giornali dell'impero che oggi vacilla e domani crollerà, perocchè la mala signoria, che sempre accuora i popoli soggetti, costringerà a rivoltarsi contro i loro signori gli stessi che fanno a noi guerra sì crudele; oltraggio dall'armistizio scandalosamente violato; oltraggio dalle false imputazioni e dalle mentite colpe che furono date all'esercito solo perchè perdente nell'ultimo conflitto. Ma pressochè sempre così avviene nelle umane cose, e si dà il torto a chi perde, secondochè disse il fiero ghibellino lamentando la sua sorte e de' suoi:

La colpa seguirà la parte offesa.

Or questi oltraggi è chiamato a vendicare, e li vendicherà sicuramente collo stesso onore che gli fu compagno dal principio all'ultimo momento della passata campagna, che per essere stata infelice non lasciò di essere onorata e gloriosa. Ecco i motivi, o signori, per cui alle parole: *rivendichi l'onore*, sostituirei queste: *vendichi l'oltraggio*. (Applausi)

IL PRESIDENTE. Vi sono due emendamenti, uno del deputato Michelini che sostituisce le parole *vendichi l'oltraggio*; l'altro è quello della Commissione che propone la voce *confermi*.

Metterò ai voti quello che si scosta di più, che è quello del deputato Michelini.

CABELLA, relatore. La Commissione non avrebbe difficoltà di unirsi a questo emendamento, ma allora bisognerebbe dire: *vendichi l'oltraggio fatto alle armi nostre*.

SIOTTO-PINTOR. Dire *vendichi l'oltraggio delle armi*, ovvero *l'oltraggio fatto alle armi*, è per me la stessa cosa, perchè non potrebbe vendicarsi se non fosse stato fatto.

IL PRESIDENTE. Ecco un altro emendamento proposto dal deputato Ravina, il quale dice: *aggiunga nuove glorie alla nostra bandiera*.

Se il proponente vuole svilupparlo, ha la parola.

RAVINA. Siccome non ho posto mente che ci è già di sopra la parola *bandiera*, metterei invece le parole: *armi nostre*.

Io credo che questo emendamento sia più conveniente, perchè per dire *confermi l'onore delle armi nostre*, bisogna che ci sia stato oltraggio, e non mi pare che ci sia oltraggio in guerra. Il nemico combatte contro il nemico.

Pare dunque che sia glorioso all'esercito il dire: *aggiunga nuove glorie alle armi nostre*, perchè lo si inciti a continuare a combattere con quel valore con cui difese sinora la patria.

IL PRESIDENTE. L'emendamento Ravina è appoggiato? (È appoggiato.)

MONTEZEMOLO. Farò osservare che nello stesso alinea vi è già la parola *glorioso*; sicchè vi sarebbe: *e con fatti gloriosi accresca le glorie, ecc.*

RAVINA. Direi: *nuovi splendori*.

VALERIO L. Io chieggo che si dia la precedenza all'emendamento del deputato Michelini.

IL PRESIDENTE. Allora metterò ai voti la questione della priorità.

CABELLA, relatore. Se la Camera credesse che la Commissione cercasse una nuova forma di redazione che le possa piacere maggiormente, si potrebbe sospendere per un momento la discussione. Così sarebbe più facile il mettersi d'accordo.

IL PRESIDENTE. Ebbene, si sospenderà la seduta per un momento, se così crede la Camera.

(La Camera assente.)

CABELLA. La Commissione invece delle parole: *rivendichi l'onore delle armi nostre*, direbbe: *ristori la fortuna delle armi nostre*. (Segni di approvazione)

Molte voci. Ai voti!

MICHELINI G. B. Io ritiro il mio emendamento.

IL PRESIDENTE. Domanderò al deputato Ravina se intenda persistere sul suo emendamento.

RAVINA. Io non ho nessuna difficoltà di abbandonare il mio emendamento; ma dirò solo che mi pare più conveniente il modo con cui io l'aveva esposto, dicendo: *aggiunga nuovi splendori, e di rinfrancare la fortuna delle armi nostre*.

IL PRESIDENTE. Domanderò alla Camera a quale dei due emendamenti che sono proposti voglia dare la precedenza.

Quello della Commissione dice: *ristori la fortuna delle armi nostre*; l'altro del deputato Ravina dice: *rinfranchi la fortuna delle armi nostre*.

RAVINA. Dissi anche: *aggiunga nuovi splendori alle armi nostre*.

IL PRESIDENTE. Ma allora vi sarebbe ripetizione delle parole *armi nostre*.

RAVINA. Si dicono una sola volta in fine.

CABELLA, relatore. Una sola parola. La Commissione farebbe osservare che se dobbiamo lodare l'esercito, che certamente lo merita, dobbiamo per altra parte aver fresca la memoria di ciò che avvenne: e il dire *aggiunga nuovi splendori*, potrebbe ai forastieri parere una millanteria.

RAVINA. Non mi pare che questa osservazione....

Molte voci. Ai voti! ai voti!

IL PRESIDENTE. Metto ai voti l'emendamento del deputato Ravina.

(La Camera non approva.)

ROSSETTI. Farei osservare alla Commissione che ha già detto prima *riparare i danni sofferti*; di maniera che il *ristorare la fortuna delle armi nostre* presso a poco sarebbe lo stesso...

Voci. Ai voti! ai voti!

LIONE. Io credo che era molto migliore l'espressione usata dalla Commissione, era molto più quadrante alla posizione in cui ci trovammo noi dopo i disastri, esprimeva molto più al vivo il bisogno della rifatta.

Non già che si volesse dar colpa ai valorosi che pugarono, ma era la nostra posizione deteriorata che ci ingenerava un sentimento irrefrenabile di aver la rifatta, rivendicar l'onore; in queste circostanze *rivendicar l'onore* dimostrava il sentito bisogno di vendicare la disfatta, di ristorare la depressa fortuna dell'armi. Onore dell'armi esige di non rimanere nella sconfitta, di alternare quantunque volte si possa le sorti del vincitore; così si rivendica l'onore delle armi.

Ora che se ne è parlato, che la cosa non è più intatta e che si potrebbe trarre a secondi sensi, io non crederei di adottare altro emendamento che quello proposto dalla stessa Commissione.

IL PRESIDENTE. Metterò ai voti l'emendamento della Commissione.

MOIA. Prego la Camera di riflettere a questa osservazione.

Quando l'avvocato Ravina presentò il suo emendamento, si trovò che la miglior espressione era quella di dire: *aggiunga nuova gloria alle armi nostre*. La sola opposizione che venne fatta a quella redazione si è questa, che già prima si era detto *fatti gloriosi*. Ora io dico che sostituendo un'altra parola

all'epiteto *gloriosi*, dicendo per esempio *splendidi*, o simili, si potrebbe conservare quella redazione.

IL PRESIDENTE. Faccio osservare che l'emendamento del deputato Ravina è già stato rigettato.

Voci. Ai voti! ai voti!

IL PRESIDENTE. Pongo dunque ai voti la redazione proposta dalla Commissione in questi termini: *ristori la fortuna delle armi nostre.*

(La Camera approva.)

Non essendovi altro emendamento, porrò ai voti il paragrafo intiero, quale fu emendato dalla Commissione.

(La Camera approva.)

Viene ora il paragrafo 11, concepito ne' seguenti termini:

« Voi, o Sire, il diceste: non ci tornino inutili le prime prove; ci sia maestra l'esperienza. L'abilità dei capi, l'intelligenza degli amministratori raddoppi colla fiducia il valor dei soldati. Le riserve pronte alla riscossa, le milizie mobili esercitate alle militari discipline, la guardia nazionale ordinata ed in armi, e, dove stringa il pericolo, il popolo intiero assicurino la vittoria alle nostre bandiere. »

Su questo paragrafo non v'hanno emendamenti, poichè quello che era stato proposto dal deputato Siotto-Pintor venne dal medesimo ritirato.

LANZA. Io desidererei di fare un piccolo emendamento a questo paragrafo, di aggiungervi cioè una semplice parola; dopo aver detto: *ci sia maestra l'esperienza*, si dica: *l'abilità e responsabilità dei capi*. Ognuno di noi conosce l'importanza che si rinchiude in questa parola *responsabilità*, dunque il mio emendamento non consiste che nell'aggiungere questa semplice parola. Io vorrei che ognuno dei capi dell'esercito fosse preceduto da una bandiera su cui si trovasse rappresentata l'Italia che tenesse da una mano corone di alloro e dall'altra la spada vindice della giustizia.

Sappiano i capitani che la nazione sarà generosa di ricompense e di onori; la nazione sarà ad essi eternamente riconoscente, qualora il loro zelo, il loro valore e la loro attività sieno pari alla causa che difendono ed all'aspettazione della nazione; ma sappiano nello stesso tempo che i loro atti saranno soggetti a severo sindacato. In un Governo costituzionale la responsabilità è la salvaguardia di tutte le istituzioni. Nel caso poi di una guerra, la responsabilità dei capi dell'esercito può salvare l'onore della nazione salvandola da grande sventura. Noi sappiamo che l'opinione pubblica attribuì i disastri della campagna passata, se non solamente alla mancanza di responsabilità dei capi, sicuramente la considerò come una delle cause principali. Molti furono accusati a torto, e forse alcuni a ragione; parecchi chiesero di potersi disculparsi; il Governo credette di non dover istituire verun processo per riguardi delicati che io approvo; ma tuttavia è sempre un grave inconveniente che, allorquando una taccia pesa sopra una persona onorata, non le sia fatto lecito di disculparsi, e se ha commesso un fallo che potrebbe cagionare la ruina dell'esercito debba andare impunito. Noi in conseguenza, fatti esperti degli errori passati, dobbiamo prevenire la ripetizione di questi mali; ed il mezzo più ovvio, più sicuro a mio giudizio è la responsabilità dei capi.

La Camera dunque nel suo indirizzo inserisca questa parola, e faccia vedere la sua volontà, che i capi dell'esercito sieno seriamente responsabili, ed avrà reso con questo un gran servizio alla nazione.

IL PRESIDENTE. La proposta del deputato Lanza è appoggiata?

(È appoggiata.)

MELLANA. La Commissione non può riceverla parola re-

sponsabilità, stantechè noi non riconosciamo altra responsabilità che quella degli uomini che siedono al banco ministeriale. Tocca ai ministri, se credono di rendere i capi dell'armata più strettamente responsabili, il farlo. Io credo che ciò sarà ottima cosa, massime dopo gli esempi dell'ultima guerra; questa però è opera del Ministero; io anzi l'invito, e caldamente, a farlo; ma innanzi a noi sono per tutti gli altri responsabili i signori ministri. (*Bravo*.)

LANZA. Nel breve svolgimento del mio emendamento non ho voluto toccare ad un argomento molto delicato per la tema che la parola non corrispondesse alla riservatezza del pensiero, che è di rispettare quanto mai le autorità, quanto più in alto sono collocate, e per la loro natura sono irresponsali ed inviolabili; ma giacchè mi si provoca a questo, io dirò con tutti i debiti riguardi che uno dei gravi scandali di cui l'Italia fu testimone nella campagna passata si è appunto di avere udito e letto sui giornali che alcuni capi, non potendosi scusare da certi errori madornali, facevano salire le loro colpe sopra di un capo sacro ed inviolabile, precisamente perchè non vi era la dovuta responsabilità nel capo supremo; quindi io ripeto che bisogna prevenire questi mali, bisogna prevenirli per salvare le nostre istituzioni, per salvare la monarchia costituzionale, l'onore ed il decoro del Re, non che quello dell'esercito e della nazione. Non vi è altro mezzo che di dichiarare responsabili i capi dell'esercito.

LONGONI. Per le gravi e giustissime ragioni addotte dall'onorevole deputato Lanza, io appoggio il suo emendamento. Io mi ricordo come la repubblica francese aveva pure un capo del potere esecutivo responsabile, ma pure mandava alla ghigliottina quei generali che per la loro inesperienza perdevano le battaglie. Io solo vorrei pregare l'onorevole deputato Lanza a voler combinare la sua parola di *responsabilità* in modo che essa fosse data non solo ai capi, ma anche agli amministratori dell'armata. Una gran parte delle sciagure della nostra guerra è dovuta agli amministratori dell'armata. Io credo in conseguenza che la parola *responsabilità* sarà meglio adattata anche agli amministratori, i quali devono essere responsabili tanto come i capi.

LANZA. Io aderisco pienamente alle osservazioni fatte dall'onorevole deputato Longoni, e credo che si possa soddisfare a questa modificazione facendo nel mio emendamento la sola trasposizione d'una parola; senza dubbio lo stile non sarà così elegante come forse lo desiderano i signori membri della Commissione, ma in quanto al modo di redazione mi rimetto pienamente a loro. Si potrebbe dire, cioè: *l'abilità, la responsabilità e l'intelligenza dei capi e degli amministratori raddoppi quella fiducia, ecc.*

RAMORINO. La responsabilité ne doit pas être donnée à l'administration; l'administration doit être sous les ordres du général en chef.

LONGONI. Le général en chef est le seul responsable.

RAMORINO. C'est ce qui n'est pas malheureusement. Vous avez des commissaires de guerre qui commandent au général en chef. Il faut que le général en chef soit le seul responsable.

(*Qui succede in mezzo al rumore un colloquio tra il presidente del Consiglio ed il generale Ramorino.*)

CADORNA, ministro dell'istruzione pubblica. In sostanza la questione è ridotta a vedere se realmente il generale in capo, colui che è responsabile di tutti i movimenti, abbia il potere di farsi obbedire; e non v'è dubbio che questo potere lo ha. Che se avvenisse il caso in cui fossero violate assolutamente le leggi, violati i regolamenti, è soltanto data la facoltà, come diceva il ministro della guerra, di rappresentare che l'ordine dato sarebbe contrario ai regolamenti. Ma ciò non

importa che il generale in capo non abbia la facoltà necessaria per farsi obbedire. L'asserire ciò sarebbe un supporre difetto organico gravissimo nella nostra armata, il quale non esiste.

LIONS. Io non conosco che una persona irresponsabile nel Governo costituzionale; e quando questa persona non comandi l'esercito, trovo che è inutile l'inserire questa responsabilità, perchè ciaschedun funzionario pubblico risponde al ministro de'suoi atti, il ministro ne risponde al Parlamento, cioè alla nazione: se si procedesse diversamente, l'ordine costituzionale sarebbe issofatto sovvertito; io quindi voto contro l'emendamento proposto dall'onorevole Lanza, perchè lo ritengo inutile.

LONGONI. Io voleva rispondere alle osservazioni fatte dal ministro dell'istruzione pubblica, che cioè gli amministratori dipendono dai capi; certamente vi è una legge che dice che gli amministratori dipendono dai capi; ma gli amministratori della nostra armata hanno mezzo di eludere il capo; certi mali non si dovrebbero accennare nel momento, ma però, giacchè si vuole che si facciano palesi, bisogna farlo.

DABORMIDA. Io voleva osservare che se può succedere che un commissario alle volte si opponga a certi ordini, non ha il diritto di farlo; all'armata vi è un intendente generale, il quale è nella dipendenza del generale in capo; i commissari non prendono ordini che dall'intendente generale d'armata; in caso di conflitto, quando io comandassi, comincerei ad ordinare, nè permetterei che il commissario si opponesse, e poi sarei responsabile verso il generale in capo; in conseguenza troverei affatto assurdo che si dica che gli amministratori sono responsabili; lo sono sempre responsabili, e si possono sempre accusare quando sieno per mancare in qualche modo o per negligenza o per malizia.

LONGONI. Io domanderò al deputato Dabormida perchè non si è impiccata l'amministrazione dopo l'ultima guerra.

DABORMIDA. Perchè non furono fatti rapporti (1).

LANZA. Dopo le osservazioni che mi vennero fatte, chiedo permesso di rispondere appunto per andar d'accordo, spero almeno, colla Commissione; dopo quanto ha detto il generale Dabormida io credo di dover ancora semplificare il mio emendamento e ridurlo di nuovo come dapprima l'aveva concepito, senza la modificazione indotta dal signor Longoni, di modo che non si tratterebbe che di dire: *l'abilità e la responsabilità de' capi*, ecc.

Giacchè ho la parola risponderò pure al deputato Lions che, quantunque sia vero che implicitamente questa responsabilità debba appartenere ai capi dell'esercito, tuttavia credo che non sia inutile di inserire queste parole per il buon effetto che possono fare nella nazione e nell'esercito; perchè, per lo passato non avendo esistito di fatto questa responsabilità, se non si dichiara esplicitamente non può essere nota.

IL PRESIDENTE. Vi sono due emendamenti da votare: uno è del deputato Scofferi, che dice: *L'abilità e il patriottismo di capi responsabili, secondati da amministratori fedeli ed intelligenti, raddoppino colla fiducia il valore dei soldati.* L'altro è del deputato Lanza.

LANZA. Il mio emendamento, ridotto al suo primitivo essere, consisterebbe puramente nel dire: *L'abilità e la responsabilità de' capi.*

IL PRESIDENTE. Mi perdoni il signor deputato Lanza. Il deputato Longoni ha modificato tal emendamento; se non l'abbandona, io lo debbo mettere ai voti.

LONGONI. Io lo ritiro.

(1) Veggansi le spiegazioni date al principio della seduta del 6 marzo.

IL PRESIDENTE. Metto ai voti l'emendamento del deputato Scofferi.

(Non è adottato.)

Metto ai voti quello del deputato Lanza.

(Non è adottato.)

Pongo ai voti il paragrafo 11 nei termini proposti dalla Commissione.

(La Camera lo approva.)

Veniamo ora al paragrafo 12, che dice: « Liberiamo una volta dall'oppressione straniera tanta parte del regno, e dall'iniquo martirio quei nostri fratelli, i quali, come furono costanti e magnanimi nella sventura, così saranno nel cimento forti e risoluti compagni. Affrettiamoci di dare la mano all'eroica Venezia che dura incolume nella lotta ineguale. »

CABELLA. Chiedo di parlare. Nella stampa hanno ommesso un *ci*, che è necessario per compiere il senso del primo paragrafo; si dirà dunque: « come furono costanti e magnanimi nella sventura, così ci saranno nel cimento forti e risoluti compagni; » perchè altrimenti non si saprebbe a chi dovrebbero essere compagni.

IL PRESIDENTE. Il deputato Mauri ha la parola.

MAURI. Signori, la vostra Commissione ha debito di rispondere a due asserti che sulle cose in esso accennate si misser fuori nella discussione generale dell'indirizzo, e di cui le falli di tener conto nella preoccupazione d'altri argomenti di maggior rilievo.

Un onorevole deputato, delineando con tinte assai brune i gravi rischi che correrebbe il nostro paese nel romper la guerra, ridotti che siamo a contare soltanto sulle nostre forze, affermava che scarso aiuto potremmo avere dalla Lombardia, non punto in grado d'appoggiar le mosse dell'esercito con una forte insurrezione, e soggiungeva esserci nella Lombardia un partito a noi apertamente ostile.

La vostra Commissione, o signori, benchè sia persuasa che siffatti asserti ripugnano ai fatti conosciuti ed alla persuasione generale del paese, ha opinato che in ossequio al vero e per atto di giustizia verso le generose popolazioni lombardo-venete dovessero essere solennemente contraddetti, ed a me volle fidarne il grato incarico. Del che io Lombardo e Milanese rendo le grazie che so maggiori ai miei onorevoli colleghi, i quali con affettuoso intendimento vollero darmi una delle consolazioni di questi giorni a me più preziosa e più cara, porgendomi occasione di parlare, innanzi a voi, o signori, e con ciò stesso innanzi a tutta Italia della martoriata, ma pur sempre generosa mia patria.

A farci persuasi che i nostri fratelli lombardo-veneti, ove rompa la guerra, ci saranno nel cimento forti e risoluti compagni, per tacere di quanto fecero nella campagna precedente, di che tenne ieri parola il mio onorevole amico Piazza, questo solo argomento ci dovrebbe bastare, che nessuna prova, nessun ardimento, nessun sacrificio può sembrar loro soverchio per essere sottratti all'iniquo martirio che durano da ben sette mesi. È egli mestieri ch'io ve ne riponga sott'occhio il luttuoso ritratto? Non sa l'Italia, non sa l'Europa intera che i Lombardo-Veneti hanno sofferto e soffrono quanti dolori ed oltraggi possono ferir più nel profondo il cuore di un uomo, il cuore di un popolo? Tutto che l'odio ha di più crudele, la barbarie di più raffinato, la rapacità di più violento, l'insolenza di più sfacciato, la frode di più sottile, la tirannide militare di più provocante, tutto provarono i miei sventurati compatrioti, divisi del continuo fra la speranza e il timore, del continuo amareggiati dalla presenza dell'abborrito nemico, dall'aspetto dei loro campi desolati, delle loro case poste a fuoco ed a ruba, delle loro chiese profanate, delle

loro città ridotte a cupa solitudine, straziati del continuo dal desiderio di tanti lontani loro cari.

Dovrò io ricordarvi i più recenti bandi dell'austriaco proconsole, al cui paragone gli stessi suoi atti antecedenti si direbbero civili e temperati? Vi citerò io quel suo editto contro le famiglie dei disertori che in questa luce di tempi rinnova a un bel circa la pena del *taglione*, vergogna delle legislazioni barbariche? Vi citerò quell'altro editto, non si saprebbe dire se più iniquo o ridevole, col quale a frenare i patriottici istinti de' fanciulli lombardi, che suggono col latte l'amore dell'Italia e l'abbominio dell'austriaco, chiama in colpa de' loro giuochi i parenti, e minaccia pena di carcere agli stessi fanciulli? Mi basti rammentarvi quel bando più recente, col quale il dissenno proconsole, per trar vendetta d'uno sfregio fatto a un suo satellite infame, mille volte infame perchè italiano, intimò che le case di un'intera via di Milano fossero per una settimana occupate dalla soldatesca, e i proprietari delle case e gli inquilini dovessero fornirle d'alloggio e di vitto, e fossero i medesimi costretti a pagare 100 mila lire di multa e a veder raddoppiato quell'esoso ingombro, ove nel tempo prefisso non si scoprisse e consegnasse l'autore dello sfregio? I quali atti, se da un canto accusano la truce e rapace tirannia dell'austriaco, dall'altro rivelano con che costanza ed intrepidezza sia ripulsa da quelle popolazioni che dalla stessa sventura attinsero spiriti più vigorosamente italiani. Di ciò danno espressa fede, a tacer dell'attitudine di tutta la contrada, le tante e sì coraggiose proteste con che i Lombardo-Veneti risposero a tutti gli atti o della violenza brutale, o della studiata perfidia austriaca; ne danno fede in ispecie quei moti insurrezionali che proruppero in più parti, e a cui per avventura mancò solo il concorso di più propizie circostanze, ed un appoggio pronto ed efficace per riescire a prospero successo.

No, non è da metterne dubbio. I Lombardo-Veneti non aspettano che il giorno della riscossa e lo affrettano coi loro voti, e forse potrebbero nell'impeto dell'ira precorrerlo con gravissimo danno delle ragioni politiche e delle più sante ragioni dell'umanità, ove entrassero nel sospetto che troppo oltre s'indugi la loro liberazione. Aspettano l'esercito dei loro fratelli coll'ansietà di un desiderio rimasto a lungo insoddisfatto, per congiungersi ad esso nella foga d'un ardore che comanda loro le prove più disperate; lo aspettano così preparati dell'animo, come dei più acconci argomenti. E già nelle regioni montane si raccolgono i più coraggiosi ed impazienti campioni della nazionale indipendenza; i fieri ed indomiti Bresciani già hanno provocate le ire e le paure del loro tormentatore, che in un bando recente, di tuono e di stile interamente austriaci, minaccia le solite pene, perchè un *riflesabile numero di plebe armata s'aggira nelle parti montuose* di quella provincia. Intorno a che io a stento mi rattingo dal dirvi di più, o signori, per quelle ragioni a che tutti correte col pensiero spontanei, dolente di dovermi restringere ad assicurarvi solo che nelle provincie lombardo-venete la sventura come ha rafforzato gli animi, così ha assottigliato gli ingegni, e che i soldati di Goito, di Pastrengo, di Sommacampagna, troveranno colà pronti e disposti gli uomini delle barricate di marzo, i coraggiosi difensori dei gioghi dello Stelvio, del Caffaro, del Tonale e degli altri valichi alpini.

Ah! sì: spunti sui piani lombardi il tricolore vessillo, e tosto si vedrà come siansi ritemprati gli animi di quelle genti alla severa scuola dell'infortunio; si vedrà nella magnanimità degli sforzi, si vedrà nella concordia degli intendimenti. Quali fossero i propositi dei Lombardo-Veneti prima deisofferti rovesci, lo mostrò il voto quasi unanime per la fusione; voto

che pur venne le tante volte ratificato da loro fra le distrette dell'occupazione straniera; voto che i loro fratelli accolti in queste terre ospitali hanno le tante volte riconfermato nell'effusione più gioconda della riconoscenza e dell'affetto. Ben poterono i Lombardo-Veneti, percossi da tanti guai, di che rimasero loro misteriose le cagioni, bene poterono nel primo impeto del dolore trascorrere a sospetti, ad accuse, a recriminazioni. Ingiusto è spesso, troppo ingiusto il dolore; ma chi non le trova le scuse? chi non direbbe nel caso dei Lombardo-Veneti, che di molto debbono essere perdonati, perchè molto hanno patito? Sì, permettetemi che io mi arroghi di starvene in fede, o signori; non c'è che un partito nelle provincie lombardo-venete, e questo partito è tutta la popolazione, che vuol essere redenta dal giogo austriaco, o perire.

Su questo partito non possono malaugurosi ricordi, non fascino di splendide fantasie: da questo partito esce un grido solo, il grido dell'indipendenza. in cui si concludono tutti i voti del presente e dell'avvenire. Sanno i Lombardo-Veneti che solo da questi forti popoli subalpini, da questo valoroso esercito, da questo magnanimo Re può venire la loro salvezza, ed anelano al giorno in cui con questi popoli, con questo Re, con questo esercito sarà loro concesso non già di consecrare il sancito patto che tengono inviolabile, ma di mescersi nelle espansioni più vive della riconoscenza e dell'affetto.

Disconfessa l'impero che hanno sugli animi umani i sentimenti più nobili, disconfessa i più generosi istinti della nostra natura, disconfessa le più aperte ragioni della politica e gli insegnamenti più costanti della storia chi s'argomenta che di questi giorni, in queste circostanze possa andar divisa in parti la Lombardia. Lasciatemelo dire, o signori: chi di tal guisa s'argomenta, disconfessa l'indole buona, mite, temperata di quelle popolazioni che, se ponno essere subitane e vinte in balia per qualche istante da spiriti municipali, hanno concetti alti e profondamente italiani, e sanno, lo dirò francamente, apprezzare e rimeritare degnamente il beneficio.

Dopo ciò non mi resta, o signori, che di stimolarvi, come Lombardo, a votar questo paragrafo per acclamazione. La notizia che ne correrebbe nella tormentata mia patria, in tutte le terre lombardo-venete, nell'eroica Venezia, vi susciterebbe le speranze più forti, gli affetti più spontanei; vi anticiperebbe il suono di quel grido di guerra, da cui Italia tutta aspetta il reintegroamento dell'onore suo e la sua salute. (*Applausi vivissimi e prolungati*)

IL PRESIDENTE. Il deputato Bargnani ha la parola.

Molte voci. Ai voti! ai voti! Si ha da votare per acclamazione.

IL PRESIDENTE. Chi è di sentimento di adottare il paragrafo, *sorga.* (*Fragorosi applausi e grida di Viva la Lombardia! dalle tribune.*)

(Il paragrafo 12 è adottato.)

Leggerò ora l'ultimo paragrafo: « La nazione è pronta, per il grande conflitto, ad ogni sacrificio. Già troppo ne abbiamo fatti ed inutilmente al desiderio della pace europea. Per la guerra ci saranno lievi anche gli estremi. »

Questo sarebbe l'ultimo paragrafo; ma è venuta un'aggiunta.

Siccome però è cosa a parte, metteremo ai voti questo paragrafo, poscia vedremo l'aggiunta.

MOLLARD. Je vous prie d'observer que mon amendement est de nature à modifier le sens même du paragraphe, et qu'il faut par conséquent le discuter auparavant.

IL PRESIDENTE. Potrebbe formare una parte di quel paragrafo, ma non credo che possa modificarlo; tuttavia mi farò a darne lettura.

« Tuttavia, o Sire, la Savoia sembra formare un'eccezione a tal riguardo, ed essere giunta al limite estremo dei sacrifici ch'essa deve e può fare per la causa dell'italiana indipendenza; sarebbe da desiderare che il vostro Governo potesse proporre ed adottare misure tali da soddisfare all'eccezionale situazione di quel paese che colla generosità risponderà ad ogni atto di giustizia. »

VALERIO L. Questa è una vera aggiunta, e credo non tocchi menomamente il paragrafo; non veggo la ragione perchè esso non si possa votare prima.

MOLLARD. Il me semble que l'on ne peut pas mettre aux voix l'article avant d'avoir entendu le développement de mon amendement.

VALERIO L. Se il signor deputato Mollard vuole modificare il paragrafo, proponga un emendamento modificativo nelle parole del paragrafo 13; ciò non facendo, la Camera è in diritto, ed io pel primo invito il signor presidente a voler far votare il paragrafo quale venne redatto dalla Commissione.

IL PRESIDENTE. La Camera intende ella di votare prima l'articolo 13, o di aspettare lo sviluppo di questa modificazione?

La Camera evidentemente adotta che si passi prima alla votazione del paragrafo 13.

Se nessuno domanda la parola, lo metterò ai voti.

MOLLARD. (*Interruzione*) Je ferai observer que le paragraphe que je propose tend à démontrer l'erreur de l'article, qui est conçu d'une manière générale. Que la Chambre commence par entendre le développement de mon amendement, elle a toujours le temps de voter après.

IL PRESIDENTE. J'entends qu'on a prononcé les mots de *procédé indigne* que je ne puis permettre.

DE-MARTINEL. On n'a pas dit cela.

COSTA DE BEAUREGARD. Je réclame contre cette assertion de monsieur le président: la parole *indigne* n'a pas été prononcée; car il serait *indigne* de proférer ce mot dans une semblable discussion.

Una voce dalla destra. On a prononcé la parole *inutile*.

IL PRESIDENTE. In me non c'è parzialità; posso avere sbagliato; sono uomo come tutti gli altri; e se quelle parole non furono pronunziate, mi fo debito di ritirare quanto ho detto.

COSTA DE BEAUREGARD. Nous nous déclarons satisfaits.

IL PRESIDENTE. Monsieur Mollard vous avez la parole pour développer votre amendement.

MOLLARD. Messieurs, j'ai toujours pensé que cette tribune devait être exclusivement réservée à la discussion des questions générales qui intéressent l'État et ses diverses parties. Cependant l'événement m'a fait reconnaître qu'il est des questions individuelles, qui se rattachent tellement à l'intérêt général, que les individus eux-mêmes ne peuvent les passer sous silence. Tel est le cas qui se présente.

De cette tribune, des bancs de la gauche s'est élevée une espèce d'accusation contre les députés de la Savoie qui siègent à droite; on les aurait désignés comme hostiles à la liberté. (*Denegazioni forti*)

LONGONI. Il n'y a qu'un seul individu qui ait parlé.

MOLLARD. On n'a pas le droit de m'interrompre, et je ne sais pas pourquoi l'ont m'interrompt sans la permission du président.

Je répète donc que de cette tribune, des bancs de la gauche, s'est élevée une espèce d'accusation contre les députés de la Savoie qui siègent à droite; on les aurait désignés comme hostiles à la liberté; ce qui m'oblige à repousser de toutes

mes forces cette perfide assertion et à faire une fois pour toutes une profession de foi solennelle.

Eh bien! messieurs, je déclare en face de la Chambre et du pays, soit en mon nom, soit au nom de mes collègues accusés, qui comme moi ont la persuasion de représenter l'opinion de l'immense majorité des habitants de la Savoie, je déclare, dis-je, que nous voulons et que nous défendons de toutes nos forces la monarchie constitutionnelle avec la dynastie existante. La liberté, et la liberté pleine et entière jusqu'aux limites de l'ordre, la liberté pour tous, la liberté pour ceux-mêmes qui nous en ont refusé. Nous sommes convaincus qu'au-delà on ne trouve que l'injustice des partis, les plus cruels ennemis de la liberté; qu'au-delà on ne trouve que la liberté des bêtes fauves, qui succombent tour-à-tour sous la loi du plus fort.

Si nous ne prenons pas le titre pompeux de *démocrates*, c'est parce que ce mot, dans notre langue, signifie le gouvernement pur du peuple que nous ne pouvons admettre, surtout lorsque nous le trouvons dans le programme ministériel du mois de décembre, suivi de ces expressions remarquables: *le Roi est disposé à toute espèce de sacrifices; et qu'après cela on parle immédiatement du principe constitutionnel monarchique.* Nous avons cru voir dans ces expressions deux atteintes graves contre la Constitution: la première, en ce qu'on aurait mis le Roi à découvert contre la règle invariable: *le Roi règne et ne gouverne pas;* la seconde, en ce qu'on aurait supposé que le Roi pouvait disposer de la couronne qui fait partie intégrante de la Constitution, c'est-à-dire des droits de tous.

Aussi, messieurs, nous devons le dire: sous l'influence de ces expressions au moins douteuses, nous sommes arrivés ici avec des préventions contre les auteurs de ce programme; mais dès que nous avons ouï l'ancien président du Conseil dans ses déclarations explicites, nous nous sommes empressés de faire acte d'adhésion à sa politique intérieure, que nous soutiendrons loyalement dans quelles mains qu'elle se trouve; également contraires aux rétrogrades comme aux démagogues, nous déclarons avec une conviction profonde, qu'examen fait, nous avons jamais trouvé, dans le parti qu'on dit rétrograde, nous ne dirons pas une conspiration, mais un seul homme, un seul fait tendant à renverser les libertés constitutionnelles que nous avons acquises.

Si quelqu'un connaît un seul fait contraire à ces déclarations franches et précises, nous le sommons de le déclarer; s'il refuse, s'il reste dans les généralités, nous avons le droit de le taxer de calomnie; car les généralités sont l'arme ordinaire de la calomnie, qui divise les citoyens et porte atteinte à la liberté.

Un seul point essentiel nous sépare de la politique, celui de la guerre. Ici, messieurs, le rapporteur de votre Commission nous oppose, mais en vain, l'article 41 de la Constitution, qui statue que nous sommes les députés de la nation et non pas seulement des provinces et des collèges; ce qui signifie évidemment que nous sommes les députés des provinces et de la nation, et conséquemment que nous devons veiller aux droits et aux intérêts des parties et de tout l'État: autrement la députation serait incomplète. Pour s'en convaincre, il suffit d'en venir à l'application. Ainsi vous posez une question de guerre: pour la résoudre il faut nécessairement consulter l'opinion, les ressources, l'intérêt et les obligations des diverses provinces. Chaque député a le devoir strict de faire connaître la vérité complète sous ce rapport, soit à la Chambre, soit au Gouvernement que doit faire la guerre, afin de ne point l'induire en erreur dans une question aussi grave. Or

ici votre Commission, consultant sans doute ses connaissances particulières, déclare que la *nation est préparée à toute espèce de sacrifices*. Quelque doute que nous puissions élever sur cette assertion, nous respectons ses convictions ; et nous députés de la Savoie, nous réclamons un semblable respect pour nos convictions basées sur nos connaissances spéciales. Nous croyons jusqu'à l'évidence que cette assertion absolue est une erreur, que la Savoie ne croit plus à la possibilité de la guerre, qu'elle ne doit et ne peut faire de plus amples sacrifices, que sa position exceptionnelle réclame des mesures exceptionnelles. Nous nous trouvons donc dans l'obligation stricte d'en faire hautement la déclaration, et de réclamer la justice qui nous est due afin de pouvoir concilier tous les intérêts et tous les besoins.

Il y a une autre considération à faire ; c'est que l'amendement que je propose tend directement à démontrer l'erreur du dernier paragraphe de l'adresse. Pour la démontrer je ne puis d'avance être limité dans mes motifs : l'amendement est ainsi une conséquence nécessaire du paragraphe. Le discours du trône, la réponse, font mention expresse de nos frères de la Lombardie, de leurs besoins. Et pourquoi, je vous le demande, la même réponse ne ferait-elle pas mention des Savoyards et de leurs besoins ? Auriez-vous par hasard déjà oublié de vieux frères qui vous ont toujours servis, et vous servent encore, pour adopter exclusivement les nouveaux frères dont les malheurs vous ruinent ? (*Rumori*) S'il en est ainsi, la Chambre n'a qu'à délibérer sur la question de savoir si je puis développer mon amendement : car je ne traite que des frères de Savoie et de ses besoins.

A ces déclarations on oppose, il est vrai, la conduite de notre brigade dans la dernière guerre, les assertions contraires des députés de la gauche. Sous ce rapport encore nous croyons apercevoir une erreur qu'il importe de faire connaître.

A la conduite de la brigade on aurait pu joindre celle de la Savoie toute entière qui, par une sympathie pour la liberté, par le sincère désir de la porter aux peuples de la Lombardie, s'est levée comme un seul homme : la générosité l'a emporté sur sa raison que lui montrait l'inégalité de la lutte ; elle croyait que le peuple lombard s'ébranlerait, qu'il ferait vibrer ses clochers, qu'il saurait mourir pour la liberté, et que la liberté ferait des miracles ; mais la liberté n'en a pas fait, les clochers sont restés muets...

Voci. Non è vero !

MOLLARD. ...les bras immobiles, l'enthousiasme est tombé, la générosité a fait place à la raison, et nos soldats se trouvent placés dans cette cruelle position, entre une guerre qui n'a plus leurs sympathies et l'honneur qui les empêche de reculer devant une bataille ; c'est encore là un point essentiel à connaître.

Enfin, messieurs, s'il est des députés de la Savoie qui puissent contredire nos déclarations, notre amendement, qu'ils se lèvent...

CHENAL. Monsieur le président, je demande la parole : c'est trop insolent !

IL PRESIDENTE. Monsieur Chenal aura la parole après.

MOLLARD.que comme nous ils se soumettent à cette épreuve de sincérité et de loyauté en faisant une profession de foi en ces termes : nous députés de la Savoie, siégeant à droite, nous déclarons sur l'honneur et sur l'honneur savoyard..... (*Vivissima interruzione*)

VALERIO L. Je proteste de toutes mes forces contre les expressions de monsieur Mollard. Il y a un seul honneur ; il n'y a pas plus d'honneur savoyard que d'honneur italien.

IL PRESIDENTE. Io prego la Camera a voler conservare

la calma in questa discussione ; cerchiamo che non vi sia separazione fra noi, stiamo uniti per amor del cielo, e la moderazione sia quella che ci guidi nelle nostre discussioni. (*Applausi*)

Una voce. C'est un provocateur !

VALERIO L. On veut la guerre civile !

MOLLARD. J'imiterai l'exemple de monsieur le président ; et s'il y a quelque chose d'offensant dans les expressions dont je me suis servi, je le retire.

...nous déclarons sur l'honneur à la face de la Chambre et du pays que nous sommes libres et exempts de toute espèce d'engagements, d'obligations et de promesses envers qui que ce puisse être, que nous n'avons rien demandé et que nous n'attendons rien du pouvoir ; que dans toute notre conduite, dans nos déclarations, dans notre amendement, nous n'avons eu pour motif et pour but que de faire rendre à notre pays la justice qui lui est due, de cimenter ainsi son union avec le Piémont et l'Italie, et de consolider la monarchie constitutionnelle.

Quant aux expressions injurieuses qui ont été prononcées contre nous dans cette enceinte, par le sentiment profond des convenances et de l'honneur qui nous anime, nous les croyons indignes de la Chambre, et incapables de nous atteindre ; nous insistons dans notre refus de répondre ; mais il est un point qu'un Savoyard ne passe jamais sous silence : c'est le témoignage de notre sincère reconnaissance pour les hommes de cœur qui dans cette circonstance ont bien voulu nous donner des marques non équivoques de sympathie.

Maintenant, comme j'ai fait la déclaration, je demande si la Chambre veut me permettre de développer mon amendement avant de délibérer.

VOCI DIVERSE. C'est déjà délibéré !

ALTRE VOCI. Parlez ! parlez !

IL PRESIDENTE. Monsieur Mollard a la faculté de parler pour développer son amendement.

MOLLARD. Je viens invoquer devant vous un principe sacré, invariable, une loi d'éternelle justice, une loi que nous n'avons point apprise, mais qui se trouve gravée dans nos âmes en caractères ineffaçables, une règle qu'un homme d'honneur ne peut méconnaître, qu'une nation ne peut répudier ; cette règle est ainsi conçue : *les charges doivent se trouver là où sont les avantages*. Dans un Parlement qui poursuit avec toute activité l'abolition des privilèges, l'exploitation de l'homme par l'homme, d'un pays par un pays, ce principe doit trouver un accueil extraordinaire, une application solennelle surtout lorsqu'il s'agit de deux pays unis depuis plusieurs siècles, le Piémont et la Savoie. Venons au fait.

Que veut le Piémont ? L'indépendance de l'Italie.

Sous ce rapport la Savoie lui accorde toutes ses sympathies ; elle voudrait avoir la baguette magique, et bientôt il n'existerait plus un étranger dans la péninsule.

Pour parvenir à ce but, que veut faire le Piémont ? Une guerre, et une guerre immédiate, une guerre contre l'Autriche, peut-être même contre l'Allemagne qui se cache derrière son drapeau, une guerre probablement contre quelques États italiens, une guerre enfin indéfinie par sa durée, indéfinie par les sacrifices qu'elle réclame. Eh bien ! messieurs, cette guerre, dans l'état actuel, nous devons le dire loyalement, la Savoie ne la comprend pas, elle craint qu'elle devienne la ruine de l'État, le tombeau de nos libertés ; elle ne peut donc lui accorder ses sympathies, elle doit au contraire se tenir en garde contre ses chances. L'ainée de la monarchie, dans ces temps surtout de nationalité, elle doit au moins avoir la faculté de compter avec le Piémont, et de lui poser cette

question essentielle: La Savoie doit-elle, la Savoie peut-elle suivre le Piémont dans cette entreprise, au moins problématique, et faire de plus amples sacrifices?

Pour la résoudre il faut rechercher le but du Piémont dans cette entreprise périlleuse, le résultat qu'il en attend. Or ce but, ce résultat sont évidents; ce sont l'agrandissement de son territoire, le développement de son agriculture, de son commerce, de son industrie, de ses fabriques, de ses manufactures; enfin, et par-dessus tout, la défense de son territoire, la défense commune et réciproque de tous les États italiens.

Mais, messieurs, dans un tel but, un tel résultat, la Savoie n'aperçoit aucun intérêt, elle y trouverait même un préjudice, et ne peut pas même espérer la réciprocité de ses œuvres et de ses sacrifices.

Sous le rapport de l'agriculture, la Savoie, essentiellement pays agricole, n'a jamais pu et ne pourra jamais lutter par ses produits, je ne dirai pas avec l'Italie, la Lombardie, mais même avec le Piémont. C'est là un point certain confirmé par une expérience constante.

Sous le rapport du commerce et de l'industrie, c'est là pour la Savoie un objet secondaire; ses fabriques, ses manufactures sont en très-petit nombre; elles ne peuvent pas même espérer un développement quelconque, à côté de celles du Piémont et de l'Italie qui se trouvent placées dans des conditions extraordinaires de réussite, conditions que la Savoie ne pourra jamais ni rencontrer, ni balancer. Aussi nos produits comptent à peine sur les marchés du Piémont et ne pourraient pas même parvenir, ou ils seraient inaperçus sur les marchés de la Lombardie et de l'Italie. D'ailleurs, moyennant la suppression ou la modification des douanes, la plupart de ces produits trouveraient un écoulement aussi facile et peut-être plus facile en France et en Suisse. Entre autres exemples, je pourrai vous citer les produits de notre principale industrie, les fontes que nous exportons toutes en France, malgré un droit de fr. 4 50 le quintal. Sous ces deux points de vue notre défaut d'intérêt paraît. J'ajouterai quelques mots sur le préjudice qui peut résulter d'un agrandissement de territoire.

Ouvrons l'histoire, remontons à l'origine de la monarchie. La Savoie unie à la Bresse et au Bugey formait un État indépendant, homogène sous tous les rapports, par la langue, les usages, les intérêts, les besoins, les échanges, la facilité des communications, enfin elle se suffisait à elle-même sans songer à l'Italie, dont elle était séparée par une barrière presque insurmontable. (*Rumori*)

Je répéterai que la barrière était presque insurmontable. (*È vero! è vero!*)

La conquête du Piémont ne lui a jamais valu que la division de son influence, de ses avantages, de ses ressources. Lorsque, de concert avec le Piémont, elle a successivement agrandi son territoire en Italie, elle a perdu de la même manière son influence, ses avantages: nous en trouvons un exemple frappant dans l'échange de la Bresse et du Bugey contre le marquisat de Saluces, si préjudiciable à la Savoie, si avantageux pour le Piémont. En suivant la même progression, il est évident que la Savoie serait bientôt réduite au néant, car il y a là un vice inhérent à la chose: la position et la différence des deux peuples qui produisent la diversité des intérêts.

Ainsi prenez pour exemple la guerre actuelle: si la Savoie avait son influence primitive, il est certain qu'elle n'aurait pas lieu, parce qu'elle n'y aurait aucun intérêt, et le Piémont qui a l'influence du nombre fait la guerre parce qu'il la croit dans son intérêt. Le nouveau système fera-t-il disparaître ce vice? sera-t-il plus favorable? Au contraire, l'équilibre de la balance pourrait plus facilement être établi par la volonté ab-

solue et désintéressée d'un seul, que par la volonté multiple et intéressée d'une assemblée nombreuse. Mais, nous disait-on naguère à cette tribune, le Parlement agit toujours avec justice: d'accord, si vous le voulez; mais je vous demanderais: en quoi consiste la justice lorsque l'intérêt est opposé? la décision suivra-t-elle l'intérêt de la minorité? Non, messieurs, cela est impossible, l'exemple cité en est une preuve. Du moins voudrait-on dire par là qu'on établira une juste compensation pour faire revivre le principe de justice invoqué? Mais c'est précisément ce que je vous demande; je vous attends à l'œuvre.

D'un autre côté, il est, dit-on, un plus grand poids à jeter dans la balance. C'est la défense commune et réciproque; une voix disait naguère dans cette enceinte: si la Savoie était attaquée, le Piémont, l'Italie même voleraient à son secours, à la défense de ses intérêts. Je ne doute pas de la sincérité de cette assertion et des bonnes intentions de son auteur; mais, en invoquant deux autorités irrécusables, l'expérience et la force naturelle des choses, je me permettrai de contester la réalité de son exécution.

En fait d'expérience consultons l'histoire: que dit-elle? Que la Savoie s'est constamment trouvée seule depuis l'origine de la monarchie sur tous les champs de bataille du Piémont, qu'elle a constamment versé son sang dans son intérêt exclusif pour l'agrandissement de son territoire, pour en faire enfin un État marquant en Europe.

Et le Piémont a-t-il combattu, a-t-il versé son sang pour la Savoie, pour ses intérêts? a-t-il contribué à l'agrandissement de son territoire? Jamais, messieurs, jamais; je pourrai même au contraire, si vous me le permettez, vous citer quelques exemples et en adresser le reproche à l'injustice d'un Gouvernement absolu et non aux Piémontais, avec lesquels le Savoyards sympathiseront toujours par le sentiment inné de l'ordre dans la vie civile, de la discipline et du courage sur les champs de bataille.

Ainsi reportons nous dans les temps anciens, à la question importante de la Bresse et du Bugey; ces provinces, comme je vous l'ai dit, ont été enlevées à la Savoie à son plus grand détriment, et votre Gouvernement a accepté le marquisat de Saluces si avantageux pour le Piémont. Maintenant nous sommes dans un temps de justice, d'égalité, de réparation des torts de toute espèce. Il n'est personne de nous qui ne vise à un but aussi louable. Eh bien! pour dessiner parfaitement nos positions respectives, permettez-moi de vous adresser cette simple question: que répondriez-vous si nous vous disions: au lieu de conquérir de nouvelles provinces, venez avec nous reconquérir la Bresse et le Bugey, dont la perte est si préjudiciable à la Savoie?

De là passons en 1792. La Savoie est menacée, le Gouvernement en Piémont l'abandonne, elle subit la plus affreuse des révolutions, et entre autres excès, elle subit la confiscation et la perte totale des biens du clergé.

En 1815 le Gouvernement consent à la division de la Savoie, ce qui devait porter une atteinte si sensible à sa nationalité.

En 1816 et années suivantes le Gouvernement récupère la Savoie, il reçoit de la France dix millions au moins d'indemnité pour la vente des biens du clergé, et il ne lui en a jamais tenu un compte exact.

En 1817 la Savoie, livrée à la plus affreuse des famines, trouve sur le Montcenis des barrières qui empêchent d'une manière absolue la sortie du Piémont de toute espèce de subsistance.

Enfin, messieurs, pour abrégé je passerai à l'affaire mé-

morable du 4 avril 1848, et je vous en soumettrai quelques circonstances essentielles pour vous prouver jusqu'à quel point nos craintes peuvent être fondées. A cette époque une expédition s'organise à Lyon contre la Savoie sous les yeux même d'un agent piémontais ou génois votre consul; une troupe de 2000 hommes environ sort de cette ville en plein midi, presque sans armes, accompagnée par une population nombreuse. C'était là une circonstance notable, connue d'un grand nombre de peuples citoyens de la Savoie, qui s'efforçaient de la faire connaître à l'autorité; mais là se trouvaient un gouverneur, un intendant, qui jettent l'alarme en grossissant l'ennemi et en manifestant officiellement la résolution de se retirer; on somme le gouverneur de rester à son poste, comme seul point d'ordre et de ralliement dans l'intérêt de notre union et de la guerre de Lombardie. Il promet... Une heure après il courtait avec l'intendant sur la route du Piémont, emmenant avec lui le reste des troupes qui pouvaient servir à notre défense; et cela, messieurs, notez-le bien, deux jours avant l'arrivée des *voraces*, alors même qu'il n'avaient pas encore touché la frontière. Ce n'est pas tout: de nouvelles instructions nous parviennent sur la faiblesse de l'ennemi. Dans la nuit même de cette fuite, un courrier à franc étrier est expédié au Gouvernement avec prière de revenir incontinent, de ramener toutes les troupes en son pouvoir. Le courrier le joint entre Aiguebelle et Saint-Jean, et lui remet les dépêches. Il avait avec lui au moins 600 hommes de troupes réglées.

Qu'est-il résulté de là? Deux jours après les *voraces* entraient à Chambéry; les Savoyards seuls étaient sur le champ de bataille sous le feu de l'ennemi, et sauvaient d'une immense diversion la cause de la Lombardie. Maintenant, je le demande, est-ce là ce qu'on peut appeler *voler à la défense de ses frères*?

Ce n'est pas tout encore; comme je vous l'ai dit, vous avez un agent à Lyon: cet agent, au lieu d'encourager, de mettre dans la voie les Savoyards fidèles, refuse de signer leurs passeports en leur disant que cela n'était pas nécessaire parce que la Savoie était rendue à la France!... Maintenant, messieurs, que sont devenus ces agents? Les uns sont restés à leur poste, d'autres ont reçu du gouvernement des places importantes, et même des places de confiance. Qu'a dit la Savoie en voyant et en apprenant tout cela? Les masses, qui ne lisent pas dans Machiavelli, ont fait ce simple raisonnement, qui a servi de principe à toutes les divisions: « Si les agents sont récompensés, ils ont donc bien agi; s'ils ont bien agi, il paraît que le Piémont ne tient pas à la Savoie, et qu'il n'attend que le moment propre pour la céder. » Et malheureusement ce simple raisonnement recevait un appui immense de tous vos journaux qui publiaient constamment que l'Italie finissait au Montcenis, sans jamais faire aucune mention de la Savoie.

Par là, il me semble, je puis répéter avec confiance que la Savoie, suivant une expérience constante, peut avoir au moins des doutes sérieux sur la réalité de la défense que la générosité de nos collègues voulait bien nous promettre: consultons maintenant la force naturelle des choses.

La Savoie placée au revers des Alpes entre la France et l'Italie a toujours été et sera toujours un objet de convoitise pour ces deux nations: pour la France, à qui elle peut servir de limite naturelle et lui tenir lieu d'une armée nombreuse, et lui permettre d'étendre du haut des Alpes son bras puissant sur l'Italie pour diriger sa future indépendance; pour l'Italie, qui a un intérêt évident à éviter cette influence, à posséder le revers des Alpes, où avec quelques hommes elle peut tenir en échec une armée entière, au moins pendant un

temps suffisant pour l'organisation d'une armée complète, ce qui a fait donner à la Savoie le titre de boulevard de l'Italie. Aussi l'histoire est là pour attester que la Savoie a appartenu tantôt à la France, tantôt à l'Italie; mais par une nécessité sans doute de sa position, il paraît que ces changements se sont toujours faits à son détriment. Il est remarquable que toutes les fois que la France se met en révolution, l'une de ses premières pensées est de s'emparer de la Savoie (témoins l'occupation de 1792, les tentatives de 1830, 1848), et dans ce cas ni le Piémont, ni même l'Italie entière, ne peuvent et ne pourront jamais empêcher l'exécution de ses désirs; et en supposant même qu'ils voulussent tenter une résistance, ils seront toujours forcés de se replier dans les gorges des montagnes, c'est-à-dire dans les seules provinces de la Maurienne et de la Tarantaise, et de laisser à découvert au moins les cinq sixièmes de la Savoie. D'un autre côté toutes les fois que sortant du sort des armes on vient à un traité général, alors la Savoie est attribuée à l'Italie comme un poids dans la balance européenne, et cela, je le répète, toujours à son détriment. Ainsi en 1795, comme je l'ai dit, la Savoie est occupée de force sans que le Piémont ait pu la défendre; livrée à la plus affreuse des révolutions, elle subit le régime de la terreur, la spoliation et la longue agitation qui n'a été la suite; elle supporte tout le fardeau des guerres de l'empire et ne connaît de la liberté que le travail laborieux qui précède la jouissance. Arrive la paix générale, sous le nom de restauration; alors la Savoie est arrachée à la France libérale, jetée dans un régime absolu, sous le despotisme de gouverneurs absurdes, sous l'anarchie organisée de stupides commandants servis par d'aveugles satellites. Elle supporte pendant 30 ans ce régime délétère qui comprime jusqu'à ses soupirs pour la liberté; et lorsque celle-ci se montre pure comme le soleil d'un beau jour, la Savoie risque de tomber dans une nouvelle révolution, où la liberté se trouvait captive entre des mains la plupart inconnues; et si la Savoie a évité cette chute, elle ne l'a dû qu'au courage de ses enfants: le Piémont dans ce cas ne lui a donné que le doute sérieux d'un abandon.

Maintenant, après de telles épreuves, que demande-t-on à la Savoie? Après des sacrifices au-dessus de ses forces, on lui demande des sacrifices nouveaux et indéfinis; et pourquoi? Pour une guerre qu'elle considère comme un abyme pour l'État et pour ses libertés, pour une cause qui ne lui présente et ne lui présentera jamais le plus léger intérêt; et après tous ces sacrifices quelle perspective lui restera-t-il? Toujours le doute sérieux d'être abandonnée ou jetée dans une balance de compensation, toujours la certitude de verser constamment son sang pour le Piémont, tandis que le Piémont n'a pas même la chance d'en verser une seule goutte pour elle.

Non, messieurs, un tel système ne peut pas durer, surtout dans un temps où l'arbitraire est un crime, les vœux d'un peuple un droit sacré, et leur nationalité une vérité irrécusable. Il est une loi de nature supérieure à toutes les lois humaines, une loi d'éternelle justice, qui statue que les charges ne peuvent se trouver que là où sont les avantages, et qui vous forcera à reconnaître que la Savoie ne doit pas supporter de nouveaux sacrifices pour votre guerre de l'indépendance.

Ce n'est pas tout encore, messieurs; il est une raison plus forte pour amener cette conséquence, c'est l'impuissance dans laquelle la Savoie a été placée. En effet, qu'a fait le Gouvernement depuis 20 ans? Il a thésaurisé l'argent de tous les contribuables. Il y a un an à peine, ses caisses regorgaient d'or dont la Savoie avait fourni sa part. De plus le Gouvernement a fait un emprunt considérable, auquel la Savoie a contribué

partiellement. De plus encore la Savoie a éprouvé trois années consécutives d'une véritable disette, qui l'a forcée de tirer ses subsistances du Piémont et de lui verser son numéraire. Enfin la guerre tient sous les armes 18000 hommes environ, qui privent l'agriculture des bras qui lui sont indispensables et leurs parents généreux de leurs deniers.

Maintenant, je vous le demande, qu'est devenu tout ce numéraire? Il a été versé en Piémont, en Italie, à l'étranger même pour la construction des chemins de fer, l'organisation, la subsistance de l'armée. La Savoie, qui en a été privée complètement, vous répond: je ne puis donner ce que vous m'avez pris, je suis au bout de mes sacrifices.

Il y a plus, messieurs, je crois qu'on peut le répéter sans contredit, cette guerre indéfinie dans sa durée et dans les sacrifices qu'elle exige, par une nécessité de sa condition, appelle et appellera toujours l'armée sur le sol du Piémont et de l'Italie en l'éloignant constamment de la Savoie, qui en suivant le même système, tant qu'elle aurait un homme et un denier serait forcée de l'écouler en Piémont sans avoir aucun moyen de le recouvrer. Maintenant, croyez-vous que la Savoie puisse supporter un tel régime? croyez-vous qu'il y ait un pays au monde qui puisse résister à un tel dissolvant? croyez-vous qu'un tel système puisse durer? Non, messieurs, l'évidence vous en démontre l'impossibilité et la nécessité d'apporter un prompt remède à la situation.

Eh bien! dans cette position délicate, les députés de la Savoie siégeant à droite, par la connaissance qu'ils ont de leur pays, par attachement sincère à la monarchie constitutionnelle, par le désir franc et loyal de voir cimenter l'union de la Savoie avec le Piémont et l'Italie...

VALERIO G. Oh quelle comédie!

Voce. C'est une dérision!

MOLLARD. ...se sont crus dans l'obligation stricte de vous déclarer, ainsi qu'ils vous déclarent, que le plus efficace de tous les moyens, dans le moment actuel, est l'admission du principe posé dans l'amendement, et d'ajouter que, dans le cas de nécessité reconnue, ils craignent qu'un refus absolu ne laissât à la Savoie d'autre ressource que de réclamer sa nationalité que la question de la Lombardie appuyerait singulièrement. Tel est le danger que nous pourrions éviter. Pour cela je vous répéterai toujours: montrez-nous de la justice et comptez sur notre générosité.

On nous dit que ce n'est pas au moment de la guerre qu'il faut élever une telle question: je répons que je constate un fait, une crainte fondée, que j'ai dû loyalement les faire connaître soit à la Chambre, soit au Gouvernement, afin qu'ils ne puissent jamais être induits en erreur, et surtout abusés dans un cas de nécessité; et nous députés de la Savoie siégeant à droite, nous croyons avoir fait un acte de patriotisme en indiquant un moyen aussi simple pour éviter un tel inconvénient.

Le moyen, dans le cas actuel, n'est que la reconnaissance d'un principe d'éternelle justice, d'un principe déjà implicitement reconnu par le Gouvernement; son admission est si facile, que tout refus absolu exclut tout prétexte de plainte contre... (*Rumori prolungati*)

RICCI, ministro delle finanze. Signori, io non intendo di rispondere partitamente al lungo e gravissimo ragionamento del signor deputato Mollard; mi limiterò a brevi parole, che saranno dei pari parole di severa giustizia, ed insieme, anzi perciò appunto, riusciranno di conciliazione. Io dirò in primo luogo che ho udito con dispiacere, al cominciarci della presente seduta, pronunciare parole intorno alla Savoia, le quali la dipingevano quasi provincia a carico dello Stato, quasi pro-

vincia che niun profitto arrechi al comune erario, e così di peso a tutte le altre provincie.

Ciò non è vero, o signori. La Savoia contribuisce come tutte le altre provincie, ed è innegabile che concorre a sopportare una parte dei pesi universali.

Ma, mentre io rendo sinceramente questa giustizia troppo dovuta alla Savoia, non posso tacere altresì che il Ministero e la Camera, e credo tutta la nazione, hanno dovuto vedere con sommo dolore, come nelle presenti circostanze molti deputati savoardi non si limitano a far conoscere i riguardi speciali che alla loro provincia possono essere dovuti, ma in questi solenni momenti, piuttosto che a lagnanze, si trascorra pressochè a minacce, si oppongano interessi parziali ai più vitali e supremi dell'intera nazione.

Si è supposto, ed io voglio pure concederlo, che ne' pesi, a cui potrà andar incontro lo Stato per sostenere la guerra, la Savoia avrà diritto a specialissimi riguardi, che molte altre provincie potranno sostenere maggiori oneri. Ma io mi appello al vostro onore, o deputati della Savoia, io chieggo a voi se in questo momento, mentre stanno su noi rivolti gli sguardi di tutta l'Europa, egli è conveniente l'agitare con tanta vivacità di linguaggio sì ardenti quistioni! (*Vivissimi applausi con battimenti di mano*)

Gli interessi locali furono, a dir vero, quasi sempre seme di acerbe discordie: una provincia ha sempre qualche antica querela, qualche rimprovero da rinfacciare alle altre contigue. Senza dubbio ogni località ha tutto il diritto di far valere i suoi bisogni, esporre le sue particolari condizioni; ma siffatte controversie non sono opportune in tutti gli istanti, possono con dignità e giustizia discutersi e comporsi riposatamente. Signori, non ho tempo, nè son preparato a seguire la parte storica del ragionamento; più osservazioni e rettificazioni vi sarebber forse a contrapporre; dico semplicemente che non si potrà accusare certamente di poco amore, di poco disinteresse che portasse alla Savoia il Piemonte dal 1792 al 97, di negligenza nel difenderla, nel non preservarla dall'invasione francese, perchè in quei momenti tutti sanno che il Governo era ristretto nel Re e nella corte: questa corte non mancava di simpatia per la Savoia, nè avrà tralasciato sforzo veruno in suo favore. Aggiungerò che quanto più essa formerà parte di un regno forte e potente, tanto più sarà tutelata da qualunque invasione; perchè, se invece di avere 50 mila uomini dal 1792 al 97 ve ne fossero stati 150 o 200 mila, forse i Francesi non sarebbero penetrati nell'Italia, ed anche la Savoia sarebbe stata preservata.

Aggiungerò che i trattati del 1814 avevano divisa la Savoia in due parti, e la maggiore riservata alla Francia, ed è dovuto alla forza delle altre provincie l'aver di nuovo potuto riunirsi sotto il suo Governo primitivo: prescindendo adunque dalle discussioni storiche esaminate dal preopinante, mi restringerò ad osservare che non posso ammettere una teorica, nè i presupposti da lui accennati, cioè che l'ampliamento dello Stato, l'unione della Lombardia debba essere una calamità per la Savoia. L'ingrandimento dello Stato apporterà presso a poco tanto utile alle provincie del Piemonte, quanto alla Savoia: la Savoia ha speciali manufatture, e manufatture sue proprie, le quali avranno sempre una preferenza pel tenue prezzo del vivere, per l'industre genio de' suoi abitanti. Quanto più grande sarà lo Stato, tanto più ampi saranno lo smercio e gli sbocchi. Aggiungerò che per i grandi lavori di cui abbisogna la Savoia per tutta sviluppare la sua industria, le forze del Piemonte accresciute saranno per essa di grandissima utilità; la sola strada di comunicazione, la strada ferrata per la Savoia, la quale certamente sarebbe un'impresa

lunga e protratta colle sole forze del Piemonte, riuscirà pronta ed agevole quando un potente regno tutte vi rivolga le sue cure. Solo le grandi famiglie hanno potenti elementi di prosperità.

Egli è allora soltanto che potremo dire veramente con una frase francese: *Il n'y a plus d'Alpes*, e la Savoia sarà un paese solo col Piemonte e coll'Italia.

Riassumo quanto ho detto, e vorrei che la Savoia si persuadesse che l'ampliamento dello Stato, il cooperare all'indipendenza italiana non le porterà danno veruno, ma un immenso vantaggio. Quanto al contribuire nei pesi, contribuirà secondo le sue forze; ma si terrà a calcolo la sua speciale condizione; ma quando anche poco contribuisse in danaro, poco nelle spese, immenso sarà il suo contributo, larga la parte che prenderà a questa guerra: sarà questo il generoso sangue dei figli della Savoia, quel sangue che già versarono nella scorsa campagna, quel sangue di cui giammai saranno avari ovunque sventoli la propria bandiera. (*Applausi*)

Potrei aggiungere altre cose, potrei osservare al preopinante alcune inesattezze intorno all'invasione dei *voraci* dell'anno scorso; posso assicurare che il Governo verificò falsa l'asserzione venuta da molte parti della Savoia, che cioè il console di Lione asserisse che la Savoia era da noi separata, che i Savoiani non erano più nostri concittadini, non più sudditi del Re: un esame esatto, severo e scrupolosissimo ne ha mostrato la falsità. Aggiungerò che anche allora abbiamo dovuto protestare nel modo più solenne, che mai una tale idea era entrata nè nei Consigli del Re, nè nella mente di alcuni di quelli che dirigevano gli affari della Savoia; chè l'unione della Savoia è sempre stata un saldo ed inalterabile principio non solo nel Governo, ma in tutto il paese, in tutti gli abitanti al di qua dell'Alpi, e questo il debbo dire, perchè molte volte i Savoiani cedono a queste impressioni, e si preoccupano per cose affatto insussistenti.

MOLLARD. Pour abrégé, sans entrer dans la discussion de tous les points traités par monsieur le ministre des finances, je le remercie des explications qu'il a bien voulu nous donner, explications qui nous conduisent à la solution du point de la difficulté. Il nous a déclaré que la Savoie se trouve dans une position exceptionnelle. Or, c'est là tout ce que j'ai voulu démontrer. Le Gouvernement a nommé une Commission pour connaître les véritables besoins de ce pays. Eh bien! ce que le Ministère nous promet, je demande que la Chambre le sanctionne. Voilà le seul but de mon amendement; il n'en a pas d'autre.

RICCI, ministro delle finanze. Mi pare che l'emendamento tende a fissare che la Savoia è un paese separato, che ha bisogno assolutamente di leggi distinte. Noi invece diciamo che la posizione della Savoia avrà diritto a speciali riguardi, che molte leggi finanziarie applicabili in altri paesi possano meritare eccezione per la Savoia. A queste condizioni il Governo ed il Parlamento avranno sempre attenzione; ma, fatta questa assicurazione, noi preghiamo i Savoiani di concorrere nella questione suprema e nazionale con tutti gli altri deputati della nazione, e non mostrarsi discordi in parole, quando sul campo congiungono gloriosamente il sangue loro co' Piemontesi.

Io prego pertanto i deputati savoiani a prescindere da questi emendamenti, i quali producono un'irritazione, eccitano profondamente tutte le nostre passioni, quando a tutto ciò che può riguardare la Savoia, il paese, il Governo, la Camera avranno sempre i maggiori riguardi, e giammai saranno imposti pesi insopportabili ai nostri fratelli. (*Applausi*)

MOLLARD. Eh bien! j'en reviens toujours là. J'ai cherché le moyen de cimenter le mieux qu'il est possible l'union

de la Savoie avec le Piémont. Mon but n'est pas différent de celui que nous a fait connaître le Ministère dans sa déclaration. J'en reviens donc toujours à l'opposition de la Chambre.

(*Balbo si alza per parlare, ma in quella si fa un gran rumore, e molte voci domandano la chiusura.*)

BALBO. Due parole soltanto.

IL PRESIDENTE. Essendo domandata la chiusura, non posso dispensarmi dal metterla ai voti; a meno che non voglia parlare contro la chiusura.

Molti deputati. No! no! Parli! parli! (*A Balbo*)

BALBO. Je n'ai que peu de mots à dire: c'est pour ajouter quelques observations à celles qui ont été faites par monsieur le ministre des finances sur les événements survenus en Savoie dans le mois d'avril 1848. La préoccupation de laquelle a parlé monsieur le ministre a quelquefois fait tomber en erreur nos compatriotes de la Savoie dans leurs assertions ou peut-être dans l'appréciation des ces faits. De toute manière, je proteste contre quelques-unes de celles qui viennent d'être faites.

SINEO, ministro di grazia e giustizia. Non credo neppure io di dovere ora rispondere capo per capo al discorso dell'onorevole deputato Mollard; ma non mi pare conveniente di lasciar terminare questa discussione senza che sieno rettificate alcune asserzioni, le quali, partendo da questo recinto e correndo per le contrade della generosa Savoia, potrebbero indurre in errore quei nostri buoni concittadini; errore cui dobbiamo antivenire.

La Savoia è congiunta con noi dal sentimento; ma essa non lo è meno dall'interesse; ed è bene che questa verità sia solennemente proclamata. Sì, essa è unita con noi, e con noi forma una sola nazione; ed appunto perciò dobbiamo dar ripulsa a qualunque cenno di nazionalità separata; nè possiamo ammettere ch'essa abbia un interesse diverso da quello delle altre provincie del regno. Havvi per certo in ogni deputato, da qualunque circondario esso provenga, non solo il diritto, ma l'obbligo di farci conoscere non solo i bisogni generali della nazione, ma quelli ancora dei circondarii intorno ai quali ciascuno di essi tiene più precise notizie. Ma non havvi in nessuno il diritto di opporre e far prevalere le convenienze locali a quelle dell'intero Stato. Certo alle circostanze speciali si hanno speciali riguardi; ma non per questi speciali riguardi si può gettare il seme della divisione nelle deliberazioni generali che concernano gl'interessi, i diritti e le sorti di una nazione.

Premessa questa dichiarazione, da cui risulta ch'io non posso per niun verso approvare il sistema, nè il contegno dell'onorevole deputato Mollard, mi preme tuttavia di combatterlo anche sul suo terreno e di dimostrare che non solo il diritto nazionale, ma anche gl'interessi puramente municipali vincolano strettamente la Savoia al regno dell'Alta Italia.

Ed in vero la condizione politica della Savoia non permette di ammettere che tre ipotesi: o essa è congiunta all'Italia, o essa è separata da ogni altro paese ed ha un'esistenza tutta propria, o essa si confonde con le altre vicine nazioni, a cagion d'esempio colla Francia.

Ora egli è palese che in qualunque ipotesi, che non sia quella dell'unione della Savoia coll'Italia, la sorte della Savoia sarebbe assai peggiore.

Si è rammentato dall'onorevole signor Mollard il fatto del secolo scorso, per cui la Savoia rimase più lustri unita alla Francia: essa dovette soggiacere agli stessi pesi, alle stesse contribuzioni dirette ed indirette, al carico del debito pubblico di Francia. Se questo stato avesse continuato, le contribuzioni dirette sarebbero certamente più alte di quel che

non sono; sarebbe la provincia soggetta alle contribuzioni indirette. Dopo la sua riunione col Piemonte, vi fu riduzione delle contribuzioni dirette, e questa riduzione dura tuttora; vi fu pure esenzione assoluta dalle più gravi fra le contribuzioni indirette. Ecco dunque come la Savoia sia ora in condizione pecuniaria ben più vantaggiosa di quella in cui troverebbesi se facesse ancora parte della Francia.

Di più la Savoia, come rammentava l'onorevole deputato Mollard...

(Alcuni deputati escono dai loro stalli per uscire.)

IL PRESIDENTE. Ricordo alla Camera che ha dichiarato di entrare in seduta permanente... *(Bravo! bravo!)*

SINEO, ministro di grazia e giustizia... come rammentava l'onorevole deputato Mollard, quando la Savoia fu unita alla Francia, sono stati confiscati i beni ecclesiastici; ebbene, a peso di chi ricade questa confisca? Si volse forse a danno della sola Savoia? No, il Piemonte, che allora non fu occupato, i beni ecclesiastici del quale erano rispettati, il Piemonte pagò e continua a pagare colla Savoia l'indennità al clero, concorrendo per la sua parte al mantenimento di esso.

Il clero di Savoia è stipendiato dallo Stato; sono più di 300 mila franchi annui che sono portati in bilancio per quest'oggetto. Sono più di dieci milioni che si sono spesi dal 1814 pel clero di Savoia, e questo peso vi è nella massima parte sostenuto dalle altre provincie dello Stato.

Di un altro non tenue vantaggio gode la Savoia, di essere cioè unita al paese che ha il minor debito pubblico in confronto non solo con la repubblica francese, ma anche con tutte le monarchie d'Europa. Tra i mezzi coi quali i nemici del Governo e specialmente i giornalisti ostili al Ministero si sono adoperati per spaventare la Savoia, fuvvi quello di esagerare la necessità in cui ci troviamo di aumentare il nostro debito pubblico. Ebbene, si raddoppi pure questo debito, si triplichi se si vuole, il che non dovrà per certo mai accadere, non si raggiungerà ancora la proporzione in cui si trova il debito francese.

Inoltre, o signori, il nostro debito pubblico, per singolar privilegio, è in gran parte guarentito dai beni *demaniali*. Essi formano un fondo quasi tutto al di qua dell'Alpi di circa 70 milioni, de' quali la Savoia gode come ne godono tutte le altre provincie dello Stato, e ne gode appunto per la sua unione col Piemonte.

Così anche come furono confiscati i beni della Chiesa, nella stessa occasione furono anche confiscati i beni degli emigrati in somme considerevoli. Sotto il regno di Vittorio Emanuele fu concessa un'indennità piuttosto larga a coloro che avevano sofferto gli effetti di questa confisca. Non andò guari che in Francia si seguì lo stesso esempio; dal che nacque un enorme sbilancio nelle finanze di quella nazione. Invece gli emigrati savoiani furono indennizzati non già a carico della Savoia, bensì in massima parte a carico del Piemonte. La Savoia non ebbe parte al pagamento dell'indennità fuorchè nella tenue proporzione in cui concorre ne' carichi pubblici dello Stato, epperò in proporzione ben minore al Piemonte, con alleviate contribuzioni dirette, senza contribuzioni indirette; e questo fu certamente a tutto profitto della Savoia, e nella maggior parte gravita sul Piemonte.

Si potrebbero fare molte osservazioni dello stesso genere; ma credo che bastino questi cenni per dimostrare aver la Savoia grand'interesse e grandissimi vantaggi nella sua unione col Piemonte; quindi, lo ripeto, non è il solo sentimento che l'unisce a noi, ma anche l'interesse. Ora, posta l'unione che debbe sussistere sì in diritto che per ragione di utilità, non mi pare che per considerazioni speciali, nè un comune, nè

una provincia, nè una parte qualunque dello Stato possa dire che non le convenga ciò che conviene allo Stato in generale. È cosa di pessimo esempio e troppo pericolosa nelle sue conseguenze. Si sovvertirebbe in questo modo il fondamento dell'unità nazionale.

Ma senza accettare la discussione in questi termini, sarebbe facile il provare più ampiamente ciò che dal mio onorevole collega è stato accennato, che quando sia costituito con solidità il regno dell'Alta Italia, una sorgente immensa di prosperità se ne caverà, non solo per le provincie al di qua delle Alpi, ma anche ugualmente per la Savoia, e, quello che più monta, si acquisterà quella sicurezza che l'armi congiunte del regno dell'Alta Italia daranno al regno intero. *(Applausi)*

IL PRESIDENTE. La Camera decide che si metta subito ai voti l'emendamento o aggiunta del deputato Mollard?

(La Camera acconsente.)

Voci. No! no! Sì! sì!

MOLLARD. Je ne veux faire qu'une courte observation. D'après les paroles proférées par monsieur le ministre de la justice, il me semble que ses opinions envers la Savoie diffèrent complètement de celles du ministre des finances. Celui-ci déclare reconnaître que la Savoie se trouve dans une position toute exceptionnelle, celui-là paraît ne point partager cette manière de voir; d'où il suit que le ministre de la justice n'est pas du même avis que celui des finances. *(Interruzioni)*

IL PRESIDENTE. La Camera vuole che si passi ai voti, ed io non posso ricusare.

MELLANA. Il signor Chenal è stato interrotto.

IL PRESIDENTE. Non è già ch'io voglia troncane la questione, ma se si continua in questa discussione devo dare la parola al deputato Mollard, e quindi successivamente a quelli che sono iscritti.

SINEO, ministro di grazia e giustizia. Non posso lasciare nessun dubbio sulla materia che forma il soggetto della nuova interpellanza del deputato Mollard. Il ministro è sempre stato d'accordo intorno al modo in cui si doveva trattare la Savoia, come su tutte le altre questioni di politica si interna che esterna. Il ministro d'accordo ha nominato una Commissione per conoscere gli speciali bisogni della Savoia, ai quali si avranno speciali riguardi, e sin dal principio abbiam proclamato, e certamente non era sentenza diversa da quella dei nostri predecessori, abbiam proclamato che per l'interesse della Savoia si provvederà nel miglior modo possibile. Ma questo, lo ripeto, non può portare una politica divergenza nelle deliberazioni che si debbono dare dalla Camera, e con cui si debbono reggere i destini dello Stato.

COSTA DE BEAUREGARD. Si le Gouvernement remplit franchement et loyalement les promesses qu'il nous fait aujourd'hui, il trouvera toujours chez les Savoyards affection et dévouement. *(Applausi vivissimi)*

IL PRESIDENTE. Io credo che nessuno voglia dubitare dell'unione sincera che regna nelle diverse parti della Camera, e se vi sono state piccole divergenze sopra interessi locali, queste si abatteranno davanti all'interesse di tutta la nazione. Io dunque metterò ai voti....

DABORMIDA. *(Rivolto a Mollard)* Dopo le date spiegazioni vorrebbe ritirare il suo emendamento?

MOLLARD. En suite des promesses qui viennent de nous être faites par le Ministère, je consens à retirer mon amendement. *(Applausi prolungati)*

IL PRESIDENTE. L'emendamento essendo ritirato, credo che nessuno domanderà più la parola. Io dunque metto ai voti l'articolo 13 dell'indirizzo.

CHENAL. J'ai demandé à plusieurs reprises la parole.

IL PRESIDENTE. Ce n'est plus le cas : M. Mollard a retiré son amendement.

CHENAL. Mais cet amendement paraîtra dans le journal ; il y aurait par conséquent quelque rédaction à faire sur cet article là.

Varie voci. No ! no ! È inutile !

IL PRESIDENTE. Pongo dunque ai voti l'approvazione del tredicesimo ed ultimo paragrafo.

(È approvato quasi all'unanimità.) (*Accompagnano l'approvazione vivissimi applausi dalla Camera e dalle gallerie.*) Leggerò l'indirizzo intiero come fu emendato. (Vedi Documenti, pag. 3.)

Si passa ora allo squittinio segreto sull'indirizzo intero.

LIONE. Non è una legge, epperchè non è necessario lo squittinio segreto : io credo che basti votare per alzata e seduta.

Molte voci. Lo squittinio segreto ! lo squittinio segreto !

IL PRESIDENTE. Si passa, siccome vuole il regolamento, allo squittinio segreto.

Il risultato è il seguente :

Votanti	118
Maggioranza	60
Voti favorevoli	94
Voti contrari	24

(La Camera approva.)

ESTRAZIONE A SORTE DELLA DEPUTAZIONE CHE DEVE PRESENTARE A S. M. IL RE L'INDIRIZZO DELLA CAMERA.

IL PRESIDENTE. Ora trarrò a sorte i membri della deputazione che deve presentare l'indirizzo a S. M.

I membri tratti a sorte sono i seguenti : Pera — Mautino — Penco — Scoffier — Turcotti — Colla — Monti — Ceppi — Blanc — Iosti — Guglianetti — Ravina. — *Supplenti* : Cornero G. B. — Merlo.

L'adunanza è sciolta alle ore 5 3/4.

Ordine del giorno per la seduta di domani :

1° Discussione del progetto di legge per autorizzare l'alienazione a trattativa privata di rendite del debito pubblico ;

2° Discussione del progetto di legge per l'ammissione degli avvocati delle provincie unite al patrocinio davanti i magistrati dello Stato ;

3° Sviluppo dei progetti di legge presentati dai deputati Valerio L., Quaglia e Daziani.

TORNATA DEL 3 MARZO 1849

PRESIDENZA DEL MARCHESE PARETO PRESIDENTE.

SOMMARIO. *Giuramento dei deputati Jacquemoud A., Tuveri e Mussi — Interpellanza del deputato Louaraz sopra un memoriale presentato da alcuni Savoiaardi al presidente del Consiglio dei ministri — Presentazione del progetto di legge per autorizzare studi preliminari di una strada ferrata da Susa a Ciampèri con diramazione ai confini di Francia e Svizzera, e stabilimento di una macchina pel traforo delle Alpi — Interpellanza del deputato Parola per la pubblicazione nel giornale ufficiale delle nomine, traslocazioni e promozioni degli impiegati dell'ordine giudiziario ; sul non intervento dell'invitato sardo a Parigi alla funzione anniversaria del 24 febbraio 1848, e sull'ingresso di un corpo d'austriaci in Toscana — risposta del ministro — Lettura del progetto di legge per l'alienazione a trattative private di rendite redimibili sul debito pubblico — Discussione e adozione del progetto di legge per l'ammissione dei cittadini delle provincie unite all'esercizio delle loro professioni — Omaggio — Lettura, sviluppo e presa in considerazione del progetto di legge del deputato Valerio L. per la soppressione di uffizi generali.*

La seduta è aperta alle ore 1 e 3/4.

MARCO, segretario, dà lettura del processo verbale.

IL PRESIDENTE. La Camera non essendo ancora in numero, sospendo di metterlo ai voti. Intanto il segretario Michelini leggerà un sunto delle nuove petizioni presentate.

MICHELINI, segretario. 844. Manunta Effisio Luigi di Cagliari richiama l'attenzione della Camera sulla sua petizione n° 671 e ne aggiunge un'altra, onde si vada al riparo delle ingiustizie fattesi dal Governo nel personale degli ufficiali del magistrato d'appello di Sardegna.

845. Cosimo Sessini, narrando i servizi prestati gratuita-

mente in varii impieghi amministrativi di Sardegna, chiede uno stipendio.

846. Martino Tamponi di Tempio in Sardegna, narrando che, aggredito in pieno giorno, ed avendo toccato cinque ferite, domanda gli sia fatta riparazione.

847. Pelisseri P. M., osservando che colla soppressione della Camera dei conti si risparmiava una somma di lire 175,700 annue, propone che la metà di tale somma sia impiegata nell'accrescere lo stipendio dei giudici di mandamento, perchè non si aggravino di troppo sui comuni.

848. Contraria all'art. 58 dello Statuto.